



HAL
open science

Une journée, une année, 3 opus

Sabine Guth, Tibo Labat, Elsa Goujon

► **To cite this version:**

Sabine Guth, Tibo Labat, Elsa Goujon. Une journée, une année, 3 opus : 3 Traduction [Défendre le vivant : oublier l'urbanisme?] / 2 Incertitudes [Le PLUi, le covid 19 et le devenir terrestre] / 1 Ecart [PLUi, entre le territoire et la carte]. 2021, pp.33. hal-03850235

HAL Id: hal-03850235

<https://hal.science/hal-03850235>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE JOURNÉE, UNE ANNÉE
3 OPUS

2
8

OPUS³

11

TRADUCTION

Défendre le vivant, oublier l'urbanisme?

ARPENDER LA ZAD	14
GUIDE DE LA PLANIFICATION	16
TERRITOIRES NOURRICIERS	18
RÉCIT CARTOGRAPHIQUE	20
RAS : ROUTE À SAUVER	25
POUR UNE VILLE VIVANTE	28

OPUS²

31

INCERTITUDES

le PLUi, le covid19 et le devenir terrestre

L'INCERTITUDE C'EST LA VIE !	32
DE LA ZAD À LA ZEC	34
ON A GAGNÉ GRÂCE AUX RÉCITS	36
HABITER POUR DÉFENDRE	40
HABITATS À DÉFENDRE	42
TERRITOIRE APPRENANT	44

OPUS¹

47

ÉCART

PLUi, entre le territoire et la carte

QUELQUES NOTIONS DE HARICOLOGIE	48
HABITER LA ZAD	51
15 LIEUX DES COMMUNS	54
FLASH INFO	56
ROUTES	58
APRÈS LE PLUI LE BEAU TEMPS	60

UNE JOURNÉE, UNE ANNÉE

Tentative d'écriture à 6 mains du récit d'une année par le prisme d'une journée. Retour sur une aventure pédagogique, rencontre entre deux territoires. Élocubrations sur ce qui fait qu'une école peut ou pas être un territoire vivant.

ENTRE LES LIVRES - « NOUS » EN ÉCRITURE

Un mardi de mai 2021, nous sommes trois dans la bibliothèque du Taslu¹, bardée de bois, entre les rayons «bd» et «territoire en bataille». Sous le phare de la Rolandière, au cœur du bocage de Notre-Dame-des-Landes². Dehors, il pleut. Cela fait si longtemps qu'il n'a pas plu, la Bretagne n'a pas connu un mois d'avril aussi sec depuis 1976. C'est la fin d'une longue journée. Il est 21h passé, on nous a déjà appelé pour dîner, mais nous restons là, nos échanges multiples au cours des dernières 24 heures sont en train de trouver leur point d'articulation. Depuis hier soir, nous sommes ensemble pour tenter un travail de retour, de passation et de questionnement.

Derrière nous, une aventure pédagogique, une rencontre entre deux «territoires», dont nous voulons témoigner. Devant nous, la diffusion d'un livret imprimé qui pourra appuyer nos étonnements, interrogations et désirs de bifurcation.

Il y a un peu plus d'un an, se tissait une aventure pédagogique entre deux entités : d'un côté «Territoires hypothétiques», un atelier de master proposé à l'école d'architecture de Nantes³, et de l'autre côté la commission Habitat de la ZAD de Notre Dame des Landes⁴. Nous avons eu envie de revenir sur ce que cette aventure avait produit, de part et d'autre, et être en capacité de la transmettre autour de nous, avec l'idée que cela pourrait contribuer à alimenter un courant critique au sein des écoles et des formations en architecture et aménagement dans une époque qui appelle à des bifurcations radicales. Ici le 'nous' ce sont trois personnes : l'enseignante à l'initiative de «Territoires hypothétiques», une étudiante qui a participé à la dernière session et un habitant de la ZAD, architecte, membre de la commission habitat qui a rejoint l'équipe pédagogique. Ce travail de réflexion et d'écriture est aussi traversé par les apports et le voisinage de bien plus de monde. Il y a d'abord les 88 étudiant-es ainsi que les trois autres enseignant-es qui ont participé à l'une ou l'autre des trois semaines d'atelier. Il y a ensuite les membres de la commission habitat, mais aussi de nombreux habitant-es de la ZAD et autres soutiens impliqués sur le territoire, qui ont accueilli, accompagné, et guidé cette démarche. Il y a enfin les personnes rencontrées pendant cette résidence d'écriture et de mise en page à La Rolandière.

Il y a peut-être dans le déroulé riche et incongru de ce temps passé ensemble quelque-chose qui parle de la ZAD comme une école de la vie ; il y a peut-être dans le déroulé de cette journée quelque-chose qui vient interroger les trajectoires possibles dans et hors d'une école d'architecture.

ASSIS DANS L'HERBE - RENCONTRE ENTRE DEUX TERRITOIRES

Hier soir lors de nos retrouvailles à La Rolandière⁵, entre deux caravanes et une cabane, assis sur l'herbe en tailleur, nous avons fait un point en profitant des derniers rayons de soleil. Que cherchions-nous à faire en amenant ici des étudiant-es en architecture et en urbanisme ? Quel sens avait

ce travail en commun ? Pourquoi le rendre public ?

D'un côté, l'atelier d'analyse prospective «Territoires hypothétiques» qui depuis plusieurs années, le temps d'une semaine, amène de futur-es architectes, géographes et juristes à se placer en prise directe avec un territoire réel, pour explorer et inventer des outils et des méthodes au service d'un «urbanisme de terrain», associant vision prospective et expérience concrète.

De l'autre côté, la commission Habitat de la ZAD, constituée par le mouvement de lutte contre l'aéroport suite à l'annonce de l'abandon du projet de transfert de Nantes Atlantique au début de l'année 2018, qui œuvre à la défense des habitats et autres bâtis (passés, présents, futurs) sur l'ancienne zone aéroportuaire. Car de cette longue lutte sont nées des formes de vie et d'expérimentations sociales qui prennent place aujourd'hui de façon habitée et construite sur un territoire.

Si, depuis l'école, l'étonnement était qu'un territoire si proche de Nantes semblait comme ignoré, du point de vue de la ZAD, le lien avec de futurs urbanistes n'allait pas de soi. La construction de cette aventure a reposé sur la condition d'une réciprocité, pour que ce qui se tisse ne soit pas un extractivisme⁶ depuis le terrain vers l'institution, mais bien un travail ensemble (permettant aux parties de grandir dans leurs différents objectifs). Au-delà de cette attention énoncée et cultivée, la rencontre dans ce qu'elle peut avoir de puissance et d'honnêteté s'est aussi accordée, dès le premier opus, autour de la lutte menée par les habitant-es face au PLUi⁷. Cet apprivoisement s'est enfin construit avec le temps, par allers-retours, dans l'alternance entre le tempo largo d'une démarche au long cours et le format extrêmement condensé de l'atelier intensif, saisi comme l'occasion d'une expérience de la prise de risque. C'est durant ces trois différents moments, présentés dans ce qui suit comme les opus 1 (l'écart), 2 (l'incertitude) et 3 (la traduction), que nous avons peu à peu fait connaissance. Une rencontre pleine de questions, doutes et joies.

PASSAGE À L'IMPRIMERIE - DE LA VERTU DES OBJETS IMPRIMÉS

En fin de matinée, nous nous rendons à la Maison Rose, tout à l'ouest de la ZAD, pour échanger sur la fabrication de la brochure avec un ami typographe qui participe à l'installation d'une imprimerie dans ce lieu. On tient à ne pas faire une simple compilation pdf, on désire s'extraire de l'époque où tout passe sur écran, où tout est dématérialisé, et où on survole avec la souris un texte, une image sans pouvoir la tenir. Sur pdf, ça semble fictif, presque irréel, en fait immatériel, alors que sur papier, ça existe quelque part. On sait (plus ou moins) où c'est, c'est là. Et ça se donne, ça se diffuse. Un objet imprimé a une vraie vertu révolutionnaire. Il ne relate pas simplement l'aventure, il en prolonge l'énergie.

Après une belle heure de discussion sur la diffusion, le pliage, on se questionne sur le sens de concevoir une brochure avec une école d'architecture. «Il faut voir si cet objet neutralise chaque partie (l'école, la ZAD), ou au contraire aiguise l'entraide». Ceci amène à d'autres questions : à quoi nous entraignons-nous ? Nous savons que cette rencontre nous grandit, mais à quoi devons-nous porter attention ?

Est-ce que ce travail aurait pour but d'aider l'institution ? Ou d'appuyer en son sein celles et ceux qui désirent ardemment contribuer à défendre le vivant, et sont bien conscients qu'il va falloir se dégager des articulations

néfastes de l'aménagement capitalistique de nos territoires ? Dans ce cas quels sont les modes d'existences propres aux étudiant-es et enseignant-es de l'ensan⁸, quelles seraient leurs capacités de transformation de leur propre contexte et dans quel but vis-à-vis des territoires qu'ils et elles vont traverser, transformer ?

Après avoir discuté et divagué sur le contenu de la brochure, nous avons appelé notre ami Frédéric Barbe, géographe et éditeur, pour lui demander son avis : Il faut sélectionner dans la matière, choisir un fil narratif pour mettre en valeur les questionnements soulevés, et trouver comment les choses se tiennent les unes à côté des autres. L'édition c'est prendre des ciseaux !

C'est à ce moment que notre navigation dans les archives de Territoires hypothétiques a tout d'un coup fait apparaître le dessin d'une coupe un peu «hippie», avec une yourte, une caravane, des arbres figurés avec leur ramage et leurs racines..., provoquant entre nous une discussion sur nos appréciations contrastées, nous faisant imaginer les réactions virulentes qu'elle pourrait susciter auprès de différent-es enseignant-es des écoles d'architecture. Depuis nos trois positions ou statuts respectifs, on s'accorde sur le fait que l'école n'est pas un bloc monolithique, mais bien un lieu d'expression de cultures diverses, et aussi un espace où s'exercent des dominations (charrette, patriarcat, genre...), d'où l'on devrait pouvoir repenser les postures et les manières de faire ensemble. À l'ère du capitalocène, faire de l'apprentissage un bien commun ?

DANS LA SALLE COMMUNE - RHIZOMES ET AFFINITÉS

À l'heure du déjeuner autour de la grande table de la salle de vie de la Rolandière, ont débarqué Emma et Lila, deux étudiantes de l'ensa Nantes qui ont pris leur semestre pour parcourir la France à bord d'un van, à la rencontre de lieux et de personnes qui expérimentent des manières d'habiter en commun. Elles s'interrogent quant à la place des architectes dans ces lieux et leurs rapports possibles à ces approches de l'habiter. Elles questionnent ces pratiques architecturales dont on parle peu, se demandent comment leur donner place dans une formation architecturale, et comment mieux relier les habitant-es à l'école. Les retrouver là a été l'occasion pour nous de poursuivre nos réflexions sur les possibles et les manques de l'école d'architecture : comment l'amener à se confronter plus concrètement avec le réel, comment y apprendre à être à plus à l'écoute des lieux, des gens, de la vie, comment apprendre des habitant-es, lier une école à des territoires, la rendre plus poreuse face à des attentes hors cadres, y inventer de nouveaux positionnements ? Si Emma et Lila ont choisi de prendre la tangente de l'école pour y revenir autrement, les trois sessions de *Territoires hypothétiques* questionnent depuis la ZAD, l'école et ses ancrages.

L'expérience in vivo proposée ne sépare pas la pratique et la pensée architecturale/urbaine de la vie elle-même, dans toutes ses dimensions, matérielles, relationnelles, affectives. C'est une expérience qui compte d'abord pour elle-même, pour le chemin emprunté, ses questionnements et ses doutes, plus que pour la production finale qui en est issue. Relever et prendre la mesure d'un lieu, faire un point à plusieurs autour d'une table, préparer collectivement un repas, écrire ses réflexions, se perdre ou «trouver ce qu'on ne cherche pas» en arpentant le territoire suivant une ligne déterminée par un lancer de haricots⁹, esquisser une proposition après avoir traversé la forêt, décider de rester pour

la nuit, participer à une assemblée... Un tel continuum fabrique des conditions de travail et d'apprentissage très particulières. Un tel déplacement augmente les capacités d'écoute et d'échanges, donc de réceptivité des singularités d'un territoire habité.

Pendant le même déjeuner, nous avons échangé avec des membres du groupe juridique de *Reprise des terres*¹⁰, hébergés, elleux aussi, à la Rolandière. Ils ont suivi notre discussion et nos avancements de réflexions depuis la veille. Elleux aussi sont là dans le cadre d'une réflexion commune autour des terres paysannes, leur artificialisation, leur accaparement. Les luttes de territoires fabriquent d'étranges alchimies de recours juridique, de rapports de force de terrain, de pratiques allégales, illégales. Dans *Territoires hypothétiques*, nous avons observé combien ce champ juridique est précieux pour les luttes pour le vivant. La présence et surtout l'implication d'étudiant-es juristes qui, pour certain-es, découvrent dans ce cadre la possibilité et l'intérêt d'un travail «sur/depuis le terrain», permet d'ouvrir des portes sur une version plus souple du droit. Par exemple, «Après le PLUi, le beau temps» (opus 1) a imaginé faire valoir la propriété intellectuelle collective pour permettre au territoire de la ZAD de déroger au PLUi constituant censure à sa créativité. À la ZAD, la question coutumière de ce qui nous fait tenir ensemble est apte à interroger le champ juridique pour le tenir à distance, ou pour l'utiliser selon les situations¹¹.

EN FORÊT - ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

En fin d'après-midi se tenait à Bellevue l'assemblée des usages. Une assemblée d'un territoire en lutte est un moment de discussions et d'échanges d'une certaine intensité. C'est un des moments où les habitant-es se rassemblent pour se tenir informé-es, pour débattre et pour continuer à s'organiser en commun sur un si vaste territoire.

Sur le sentier du retour, en cheminant dans le bocage et la forêt, nous parlions de la vie d'un territoire, quand celles et ceux qui sont concerné-es travaillent à en organiser sa politique, son horizon commun. En écho, nous nous sommes demandé s'il y avait des AG à l'école d'architecture ? Il y en a très peu. Il n'existe ni lieu ni moment où tous les membres et toutes les communautés de l'école peuvent discuter, être informés des décisions et échanger. Il y a bien des discussions au niveau d'instances, mais elles ne rassemblent pas l'ensemble de l'école. Nous nous sommes alors souvenu qu'avant le premier confinement, l'école commençait à être en ébullition, que des «journées blanches» avaient été organisées à l'initiative des étudiant-es, afin de se regrouper autour de sujets à débattre. Un livre blanc avait été réalisé, dans lequel étaient dégagées des pistes pour les suites de la mobilisation. Sans prolongement depuis lors.

AUTOUR DE LA TABLE - PÉDAGOGIES DU FLOU

Il est donc 21h. On en est là. De nouveau autour de la table de la bibliothèque. On ne refait pas le monde mais aujourd'hui, on a un peu refait l'école. Et peut être que cette discussion, si on s'en saisit, si on la partage avec d'autres, et si on la met en mouvement dans ces prochains mois, pourra résonner ailleurs. Si cette journée nous a été fertile pour questionner l'ENSAN depuis la ZAD, c'est peut-être parce qu'on a commencé par construire les conditions de cette réflexion : l'élaborer à plusieurs voix - une étudiante, une enseignante, un zadiste-architecte-enseignant -, l'ancrer dans une expérience pédagogique située dans un territoire,

en prolonger les apports et l'énergie - la brochure des trois opus - ; y consacrer le temps nécessaire, se retrouver en chair et en os, dans le lieu-même où cette expérience s'est déroulée.

En résidant à la ZAD, nous nous sommes mêlées à d'autres personnes que nous avons rencontrées au fil de cette résidence d'écriture mouvementée. Nous nous sommes laissées interrompre, nous nous sommes autorisées à divaguer, faire des détours par la forêt, prendre du bon temps en préparant un repas, en partageant avec d'autres personnes. À l'image de ce qui s'est aussi articulé lors des trois sessions de *Territoires hypothétiques*. Ce sont ces temporalités et ces multiples frottements qui permettent les déplacements nécessaires pour penser en complexité et en meilleure connaissance de cause, ouvrir son imagination¹².

Nous échangeons ensemble sur le rôle de l'école vis-à-vis du «monde professionnel», et à quoi elle forme. Est-elle un lieu de préparation au monde professionnel tel qu'il est ? Ou un tremplin donnant les moyens d'organiser des mondes qui correspondent à nos aspirations ? Doit-elle servir une conception surplombante de l'architecture et de l'urbanisme ? Ou bien nourrir une culture du «faire ensemble» qui engage et produit du commun ?

Et si on prenait l'école d'architecture pour ce qu'elle est : plurielle, pleine de positionnements, de pensées diverses, donc conflictuelle..., un organisme vivant avant d'être une institution, qui accepte son hétérogénéité, ses ignorances et ses doutes ? On ne peut mesurer une forme démocratique que par la structure de ses institutions, il faut aussi goûter la vitalité des débats. Défendre le vivant, c'est aussi cela.

La ZAD depuis le lancement de l'occupation un territoire traversé par des milliers de personnes et de trajectoires, elle est déjà chaque jour un territoire apprenant, une école de la vie. L'abandon du projet d'aéroport, reconfigure la lutte, mais en tenant l'occupation du site permet la continuité de l'expérience sociale, agricole, architecturale. Des questions et des mises en forme traversent le territoire autour de la transmission, de la solidarité, de la pédagogie, de l'échange et de la rencontre avec d'autres territoires en lutte et de personnes en bifurcations ou en désertion.

Assumer la conflictualité, c'est aussi reconnaître la dimension politique de l'architecture, loin de la pseudo-neutralité des architectes telle qu'elle est souvent enseignée dans les écoles d'architecture. Ceci vaut dans le monde professionnel comme dans celui des écoles comme nous le rappelle la tribune «Ne charrettons plus pour un monde délétère»¹³.

« (...) plutôt que de se demander «Comment mieux construire ?», nous préférons nous mettre au travail autour de la question : «Quelle culture voulons-nous nourrir ?» (...) L'architecture peut faire naître de multiples alternatives constructives et sociales. Mais pour ne pas se laisser instrumentaliser par les stratégies de «washing» en tout genre, il faut ancrer ces alternatives dans des formes et pratiques de résistances toujours en mouvement qui tiennent des lignes de front, notamment : prôner la vie avant l'économie!» (...) Ces actions nous encouragent à penser le politique dans la vie, à cesser d'en faire un champ autonome, séparé, dont il est tellement facile de s'isoler. (...)»

1.— «Il y a toujours eu des livres à la ZAD, dans les cabanes, les fermes, les maisons, dans un bus et même sur les barricades. Ils sont une part essentielle de toute lutte comme de tout territoire habité, dont ils concourent à étendre et enrichir les imaginaires et l'intelligence». <https://letaslu.noblogs.org/>

2.— Le bocage de Notre Dame des Landes à été sauvé de la bétonisation d'un projet d'aéroport par une lutte longue de plusieurs décennies qui a notamment créé la ZAD Zone à Défendre. <https://zad.nadir.org/>

3.— «Territoires hypothétiques est un atelier intensif d'analyse urbaine prospective accueillant sur une semaine, depuis 2015, les étudiant.es de master du double cursus Villes et territoires associant l'ensa Nantes, la faculté de Droit – Sciences po et l'IGARUN (Institut de géographie et d'aménagement), ainsi que des étudiant.es en Master du cursus général de l'ensa Nantes (option). Equipe enseignante : Sabine Guth (coord.), Valérie Helman (2015), Petra Margùc (2015–2019), Dorothee Guéneau (depuis 2019), Tibo Labat et Frédéric Barbe (depuis 2020). À ce jour, trois sessions ont été menées en lien avec la ZAD : du 17 au 21 février 2020 (36 étudiant.es), du 14 au 19 septembre 2020 (16 étudiant.es), et du 22 au 26 février 2021 (36 étudiant.es)

4.— ZAD : Zone à Défendre au lieu de Zone d'Aménagement Différée

5.— La Rolandière, son phare, sa bibliothèque et son musée de l'imprimante scanner hors service!

6.— «L'extractivisme consiste à aller chercher une ressource quelque part, la transformer ailleurs afin de lui donner une valeur sur un marché, ceci sans jamais se préoccuper de l'impact sur le milieu d'extraction. On en parle pour les ressources naturelles, mais on pourrait parler du même phénomène quand des chercheurs viennent sur des terrains de lutte pour nourrir leur propre carrière. Il s'agira de toujours s'interroger sur : comment faire une recherche non extractiviste?»

7.— PLUi : Plan Local d'Urbanisme intercommunal

8.— ENSAN : École Nationale d'Architecture de Nantes

9.— Petra Margùc, Quelques notions de haricologie : courriel aux étudiant.es de l'opus 1, 16 février 2020

10.— Reprendre et libérer des terres : une dynamique collective, proche de la revue *Terrestres*, s'est constituée depuis un an pour inventer des tactiques foncières, politiques et juridiques pour contrer l'accaparement et le saccage des terres par le productivisme. Comment organiser à nouveau la vie autour de communs qui prennent en compte tous les êtres qui habitent un lieu ? <https://www.terrestres.org/2021/07/29/reprise-de-terres-une-presentation/>

11.— cf. «Isabelle Stengers : faire commun face au désastre» (entretien vidéo de Mediapart sur youtube)

12.— cf. Isabelle Stengers, *Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond / la découverte, 2013

13.— Tribune «Ne charrettons plus pour un monde délétère! «sur topophile.netv

Le premier opus, « PLUi, entre le territoire et la carte », en février 2020 s'est ancré dans un travail d'arpentage du territoire et une série de rencontres des différentes parties prenantes : dans les lieux de vie de la ZAD, autour d'une grande table à l'école d'architecture, à l'Ambazada pour la restitution des travaux... Pendant cette semaine, nous avons envisagé l'écart entre le territoire vécu et la « carte » du PLUi comme un espace de projet. Peut-on imaginer un dessein et un cadre légal qui prennent appui sur l'héritage et les spécificités de la ZAD? Comment, en concevant cet écart entre les cultures et les pensées respectives, inventer des traversées de l'une (la « carte ») à l'autre (le territoire), et vice-versa? Le questionnement de l'écart entre la carte du PLUi et le territoire a donné lieu à six productions collectives proposant des regards et entrouvrant des pistes à des niveaux très divers. En expérimentant chacune à sa manière les ressorts de la coupe comme point de vue et outil critique de l'urbanisme planificateur.

La seconde session, intitulée « Le PLUi, le COVID 19 et le devenir Terrestre » qui s'est déroulée en septembre 2020, a poursuivi cette démarche tout en intégrant la rupture dans le cours des choses lié au premier confinement. Explorant notamment l'analogie avec l'incertitude des trajectoires sur la ZAD liée aux risques d'expulsion répétées, face à la certitude d'habiter et de rendre vivant le territoire de la ZAD, qui a permis d'en changer le destin mortifère. La semaine a démarré par un voyage à vélo pour sortir de la métropole. Ce temps d'échange et de réflexion a permis de prendre du recul sur le semestre confiné qui s'était déroulé sur écran, tout en mettant l'incertitude « joyeuse » au cœur de cette discussion. À l'arrivée, chacun-e a été accueilli-e pour 3 nuits dans différents lieux de la ZAD. Poursuivant l'énergie de cet engagement tant physique qu'intellectuel, les étudiant-es ont conçu et réalisé une exposition sur les enjeux autour du PLUi, contribution aux Portes Grandes Ouvertes de la ZAD organisées fin septembre.

Pour la troisième session, en février 2021, au vu des acquis de ces expériences et en écho à l'invention sur la ZAD d'une école du vivant, nous avons choisi de mettre à l'épreuve de nos lieux de vie plus familiers et ordinaires ce que ce territoire nous apprend. Cette fois-ci intitulé « Défendre le vivant : oublier l'urbanisme? » nous avons questionné en quoi la défense du vivant ébranle et recompose les fondements et pratiques de l'urbanisme (sa définition même, ses catégorisations, ses logiques et formes de prédilection...) ? En quoi questionne-t-elle la séparation entre l'art et la vie et amène-t-elle à envisager d'autres modalités de pensée et d'exercice en la matière ? Ces questionnements ont produit un ensemble choral de textes, qui adressent des « re-saisissements », questionnements et propositions à l'école et aux architectes et urbanistes en devenir.

Ces trois opus ont fait jaillir de l'écart entre les territoires, les cultures, les pensées des un-es et des autres, un espace de réflexivité et de « dérangement » à portée multiple, reconsidérant l'architecture, l'urbanisme, l'école, la vie... En premier lieu, comme l'ont nommé les étudiant-es, la découverte de la ZAD amène à déconstruire et dépasser de nombreux préjugés. La rencontre effective et sensible avec cette expérience singulière et anormale a permis de s'autoriser à penser et faire différemment ; en particulier dans une époque de confinement où l'ouverture du champ des possibles expérimentée à la ZAD prend d'autant plus de sens et de force. En même temps que l'expérience d'un autre paradigme sociétal et spatial, c'est aussi une autre expérience d'école qui a été proposée : hors les murs et pour une grande part en plein air, reposant sur des modalités pédagogiques qui encouragent la prise d'initiative et l'engagement collectif. En modifiant les rapports entre les différents protagonistes, ainsi que la circulation et les échanges de savoirs.

Que ce soit dans les locaux de l'Ensa Nantes ou à l'Ambazada, les moments d'échanges et de restitution des travaux ont contribué par leur inventivité et leur générosité à faire bouger les lignes. On se souviendra de la veillée initiée par les étudiant-es de la seconde session, durant laquelle un système de petits papiers avec des questions anonymes déposés dans un bocal a permis de beaux rapports d'étonnement et d'imagination. La présentation des travaux étudiants de la première session à l'Ambazada et non à l'école a permis un retour au territoire, geste qui tente de déjouer les relations extractivistes.

Les pages ci-après ne relatent pas de l'entièreté des travaux, mais composent une sélection qui invite à la lecture et à l'interrogation. Bonne lecture.



OPUS³

22 – 26

FÉV.

2021

TRADUCTION

Défendre le vivant, oublier l'urbanisme ?

Pour la troisième session, nous avons choisi d'interroger ce que nous pouvons apprendre de la ZAD, en plaçant ce qu'elle nous « dit » à l'épreuve des territoires de vie des étudiant.es et des processus de régulation et de transformation urbaine qui s'y appliquent ordinairement. En quoi la défense du vivant ébranle et recompose-t-elle les fondements et pratiques de l'urbanisme (sa définition même, ses catégorisations, ses logiques et formes de prédilection...) ? En quoi questionne-t-elle la séparation entre l'art et la vie et amène-t-elle à envisager d'autres modalités de pensée et d'exercice en la matière ?

Les réflexions ont pris la forme de travaux d'écriture qui, chemin faisant entre arpentages et mises à l'épreuve textuelles et terrestres (la ZAD, les territoires de vie des étudiant.es), ont produit un ensemble choral de re-saisissements, questionnements et propositions adressés à l'école et aux architectes et urbanistes en devenir.

Plutôt qu'une restitution exhaustive de tous les textes, nous présentons ici des extraits choisis avec attention pour faire ressortir au mieux l'état d'esprit et les questionnements de chacun.es.

Salut à vous,

La semaine prochaine on va proposer un exercice d'écriture. Cela peut être avec des mots, cela peut être avec d'autres outils. Comme on prépare ça avec nos émotions et nos liens, on tente un truc, sans savoir tout à fait où ça mène. Mais les liens que l'on a tissé et déjà expérimenté nous attachent ensemble dans une forme de confiance qui permet d'avancer sereinement. Les choses ont l'air de bien s'emboîter (...)

La semaine prochaine on va proposer un exercice d'écriture. Donc ce soir à 23 h, je me dis que moi aussi je peux tenter un truc, malgré souvent la procrastination malade à me mettre à écrire. J'écris donc à vous mes camarades des «ateliers de la désertion», vous avec qui on réfléchit depuis plusieurs mois à la manière dont le territoire dans lequel on vit, né d'une intense lutte, peut continuer d'être traversé par la multitude, pour continuer d'être bouleversé. La ZAD comme école, en sachant qu'elle l'est déjà. Mais par la même occasion, pour faire d'une pierre deux coups, j'écris aussi pour que notre correspondance puisse arriver aux oreilles des étudiant·e·s que je ne connais pas encore, mais avec qui on va vivre une aventure d'une semaine. Salut à vous si vous écoutez.

La semaine prochaine on va proposer un exercice d'écriture. Faire venir, ici dans le bocage sacrifié par les aménageurs modernes à une destinée bétonnée de style ecogreeninternational, des étudiant·e·s en urbanisme. Quelle étrange composition! (...) Les urbanistes ont-ils une autre place que servir ce projet? Cette manière de vouloir aménager le monde pour les autres. (...) Et aujourd'hui dans ce monde d'après, éco-monde de l'éco-marchandise, leur rôle est-il d'éco-builder toutes les infrastructures que les éco-capitalistes désirent toujours construire partout? Et ce, sur l'exploitation de territoire toujours plus lointain, toujours plus intimes. Les inviter sur la ZAD, pour questionner non pas l'éco-alternative, mais bien la résistance et la défense. Mais la défense de quoi? (...)

La semaine prochaine, on va proposer un exercice d'écriture. Il y a un an, (...) le soin que l'on avait tenté d'apporter pour ne pas devenir des objets d'étude pour de futur·es administrateur·ices de la métropole, c'est de travailler ensemble. Comme la lutte à toujours fait, inventer des compositions, pour défendre, se bouleverser les un·es les autres dans l'aventure commune d'assumer le conflit avec ce qui nuit. (...)

La semaine prochaine on va proposer un exercice d'écriture. (...) Pour ce 3ème opus, on tente un décalage de la ZAD vers le territoire de vie de chacun·e. Mais surtout on aimerait parler de vivant. Ce qui est vivant en nous. Ce qui est vivant autour de nous. Parler mais sentir aussi. (...)

La semaine prochaine on va vivre, écrire, une expérience de vie. On verra là où ça nous mène et ce que ça nourrit.

Salut à vous,

Nous sommes un collectif de 40 étudiant·e·s et enseignant·e·s issu·e·s du droit, de la géographie, de la sociologie et de l'architecture, mais avant tout, nous sommes des êtres vivants.

Cette semaine, nous avons vécu une drôle d'expérience. Personne ne s'y attendait. Venu·e·s d'horizons différents, nous nous sommes rencontré·e et regroupé·es pour, ensemble, mettre à l'épreuve nos manières de penser, nos manières d'agir, partager un moment de vie.

Ensemble, en croisant les regards de nos disciplines, nous nous sommes aventuré·e·s sur la ZAD de Notre Dame des Landes, à la rencontre du bocage et de ses habitant·e·s, dans le cadre du projet court Territoires Hypothétiques, un intitulé intrigant. Et nous avons atterri quelque part.

Une relation se tisse depuis presque 1 an entre des étudiant·e·s, des enseignant·e·s et des habitants de la ZAD. La question que nous nous posons aujourd'hui:

Qu'est-ce que le vivant?

Nous n'avons pas de réponse précise à apporter, seulement des pistes pour tenter d'y voir plus clair. Nous nous sommes nourri·e·s de podcasts et de lectures. Nous avons arpenté la ZAD. Puis nous nous sommes replongé·e·s avec un nouveau regard dans nos lieux de vie. Nous nous sommes confronté·e·s à l'exercice de l'écriture. Difficile de poser ses pensées sur le papier, un acte à première vue banal, mais quand on tente de faire vivre le texte, c'est de nouveau une mise à l'épreuve.

Plusieurs groupes se sont formés en fonction des bassins de vie que l'on habite. Nous avons confronté notre expérience à la ZAD avec celle de notre vie quotidienne. De là nous avons pris conscience de l'écart entre la manière de prendre soin du vivant et l'urbanisme d'aujourd'hui. Pour défendre le vivant, faut-il l'intégrer dans l'urbanisme ou bien oublier l'urbanisme? Occasion de se construire une posture, une position pour exercer nos métiers à venir.

Notre expérience à la ZAD était plus qu'une simple balade. Nous avons partagé un moment collectif en toute spontanéité. Nous avons organisé et partagé un repas. Certain·e·s sont même allé·e·s jusqu'à rester dormir, d'autres pensent déjà y retourner. Au départ, nous nous sommes sans doute senti·e·s un peu illégitimes à se retrouver là-bas. Mais très vite, l'accueil et les rencontres ont pris le pas sur ces doutes, et nous nous sommes senti·e·s les bienvenu·e·s. Cette rencontre est aussi une reconnaissance mutuelle, un travail collaboratif pour tenter ensemble de bouger les lignes.

Nous vous transmettons ici le résultat de cette mise à l'épreuve afin que vous puissiez à votre tour prolonger cette expérience.

ARPENNER LA ZAD

Prenant la forme d'un journal de bord, le travail d'écriture s'est appuyé sur les ressentis personnels de chacun-e, utilisant le « nous » et le « je » pour traverser les divers questionnements au cours de la semaine.

«Dimanche soir, plusieurs questions me venaient à l'esprit. En quoi consisterait le séminaire? Comment serions-nous reçu-es par les zadistes? La ZAD est-elle vraiment un village gaulois? J'avais hâte de comprendre vers quoi cette semaine allait nous emmener, de quelle façon nous allions travailler. J'avais hâte que ce séminaire commence pour, enfin, trouver des réponses aux questions qui m'envahissaient.»

«Je ne connaissais pas la ZAD avant cette semaine. J'ai commencé mes recherches ce jeudi 18 février pour essayer de comprendre ce territoire avant d'aborder le projet de la semaine suivante. Je pense qu'il est compliqué de comprendre la ZAD en si peu de temps, vu la complexité de son histoire. Mais je commence déjà me faire des idées avec le peu d'informations que j'ai trouvé. J'imagine alors la ZAD comme un endroit où ses habitant-es sont hostiles à l'autorité publique et où l'on trouve des habitats informels construits avec des matériaux de récupération. Mais je n'arrive pas à imaginer l'organisation sociale dans ce territoire. Je me pose donc beaucoup de questions sur la légitimité de ces habitant-es et l'incertitude qui plane sur leur avenir.»

C'est quoi la ZAD? 1650 ha. (soit 1650 terrains de foot), ses limites physiques/mentales? Le rayon d'action, la portée politique? Environ 200 personnes, les habitant-es? L'organisation interne, les règles de vie? L'autonomie? Un village gaulois réfractaire et ses remparts? Le conflit sur place? Une zone incertaine? L'après ZAD...?

«Je n'observe aucune limite physique réelle sur place mais une limite politique marquante lorsqu'on y rentre ou qu'on en sort. À l'exemple des services communaux qui viennent élaguer les arbres sur la ZAD à l'encontre de ses habitant-es qui ont formé «un groupe haies» pour s'en occuper afin de récupérer le bois et se chauffer ou construire avec.»

«Jean-Marie nous raconte l'histoire du bocage et en particulier comment les talus se sont formés. Avec son regard naturaliste et de botaniste, il nous raconte ce que la nature est capable de faire et de produire.»

«En marchant sur le campus du Tertre, je me rends compte que les études qui nous sont proposées dans le supérieur sont «intellectuelles», très peu font appel au «manuel». Tandis que sur la ZAD, les compétences manuelles sont nécessaires et même vitales.»

«Le travail à la main est de plus en plus négligé dans nos villes. À la ZAD ce travail est mis en valeur et je trouve fascinant la qualité de leurs chefs-d'œuvre. Ce rapport au manuel cultivé par les Zadistes nous rappelle l'efficacité d'apprentissage par la pratique. Et je pense que nous avons de quoi s'inspirer de la ZAD sur ce domaine.»

«Beaucoup de constructions ne sont pas complètes et laissent une impression d'inachevé, mais c'est peut-être aussi l'idée qu'à la ZAD rien n'est figé, et les choses se font naturellement.»

«Une phrase de Jean-Marie me surprend : «on ne prend pas en photo les cabanes sans autorisation». Les habitants de la ZAD cachent leur cabane dans leur terrain, tandis que dans la ville, notamment sur le territoire du bassin de vie du Tertre et autour de l'ENSA, les habitations sont visibles de

toutes et tous. Le rapport à l'intime n'est pas le même, est-ce pour contrer cette forte médiatisation subie pendant une dizaine d'années?»

«Je m'attendais à tout en allant à la ZAD mais jamais je n'aurais pensé qu'une telle efficacité et organisation sociale serait possible avec autant de liberté et d'autonomie. J'ai beaucoup aimé leur philosophie de vie et le bonheur de vivre qu'ils et elles arrivent à mettre en place avec si peu de moyens. Je trouve très intéressant cette manière de s'organiser et de vivre avec le juste nécessaire, ce qui me questionne sur le rapport qu'on a avec le matériel dans nos modes de vie citadins.»

«Malgré le taux élevé de diplômé-es dans cette zone, je n'aurais jamais pu deviner la formation des habitant-es sans qu'ils ou elles se soient présenté-es. Je trouve hyper intéressant cette manière de travailler, de construire et de cohabiter sans négliger les compétences de ces collaborateurs-trices. C'est ce qui nous manque en quelque sorte dans notre système classique d'apprentissage qui nous condamne à s'accrocher à nos formations et de planifier nos vies en fonction de nos diplômes. En ce sens, je pense que la ZAD est un très bon exemple d'inspiration pour nos écoles et universités.»

«Je me demande si le problème de nos villes modernes n'est pas le manque de liberté de choisir et de vivre comme on l'entend.»

«Beaucoup d'habitant-es ont construit ou reconstruit leur lieu d'habitation. Certain-es étaient des novices du bricolage mais les résultats obtenus, fruit d'un travail collectif, me fascinent. Ces habitations possèdent à mes yeux un milliard de fois plus de charme que certains ensembles de logements standardisés de nos villes. Par ailleurs, certains zadistes ont décidé de retourner au manuel, en devenant marâcher par exemple. Dans ces deux exemples, je m'imagine bien en eux, car ils et elles donnent l'impression de contrôler leur vie, en choisissant, plutôt qu'en étant contraint par leur travail... La maîtrise de son temps évoque un parallèle avec ma vie d'étudiant, que j'ai choisie et qui, loin d'atteindre un «35 heures hebdomadaire», me permet d'utiliser mon temps pour bien d'autres choses, jugées non-essentiels pour certain-es, mais pas à mes yeux. Le petit carré de potager, l'Oasis du Cens, ou encore le compost sur le campus, montrent aussi cette volonté de certain-es de réapprendre des compétences perdues suite à notre évolution en «homo economicus.»

«Est-ce que vous avez tout ce qu'il vous faut pour bien vivre ici? Michel nous répond : «Oui nous vivons bien ici. On a des ordinateurs, des bagnoles, des téléphones, etc. On n'a juste pas besoin des trucs de dernier cri, d'être habillé à la mode avec des fringues neuves tous les jours et ça c'est une vie qui nous va bien.»

«Quand j'étais sur la ZAD, je me sentais libre : ce petit coin de paradis, entouré de champs, l'effet de la cohésion de groupe, la forêt, les rencontres... Cela contraste avec mon ressenti lorsque je me trouve en ville, où j'ai l'impression de revêtir un masque (pas pour me protéger du COVID vous aurez compris).»

«Partager un repas toutes et tous autour d'une table, cela faisait longtemps que ce n'était pas arrivé.»

GUIDE DE LA PLANIFICATION INDÉTERMINÉE

Sur le modèle du Guide du routard, un cheminement dans le quartier de la Chézine à Nantes est proposé, y donnant à voir des formes d'appropriation et de transformation par les habitant.es, et questionnant la malléabilité de ce territoire ainsi que la capacité de l'urbanisme à faire avec la vie et son imprévisibilité.

Ne sont présentés ici que des extraits des textes accompagnant les images.



(...) Ce guide fait suite à un périple d'une semaine entre nos lieux de vie (le long du cours d'eau de la Chézine à Nantes) et la célèbre ZAD de Notre-Dame-des-Landes, (...) qui nous a recentré sur un mode de vie construit autour d'une lutte commune. Des liens forts y unissent les humains entre eux et les rapprochent de la nature. Ce mode de vie va à contre-courant d'un urbanisme traditionnel, ce dernier imposant des usages à un milieu et au vivant.

Partant de ce constat, la vie s'organisant autour de la Chézine nous est apparue différente. Les habitant.es témoignent d'une appropriation de leur territoire à leur manière, au-delà de la planification et du prévisible. Un territoire devient alors sujet de changements constants que l'urbaniste se doit de respecter : ne pas prévoir pour le vivant mais faire avec. L'urbanisme serait alors en capacité de défendre le vivant, et participerait à son évolution. Comme la fin d'une lutte entraînant le début d'une autre, certains usages se meurent pour en faire naître de nouveaux.

Ce guide propose des pistes et des leviers d'action permettant de mettre en valeur des formes de planification indéterminée. (...) Nous avons décidé de nous centrer sur des espaces où les limites entre l'intime et le commun sont imprécises, se brouillent. Ce flou étant amplifié par des formes d'appropriation et de détournement.

Espaces de loisirs en ville

(...) un espace où le commun prend tout son sens, à l'exemple des parcs de Procé et de la Chézine. Ce sont des espaces d'échange, des points de rencontre entre êtres humains et non humains. (...) Au gré des saisons, ainsi que des périodes de la journée, vous ne rencontrerez pas les mêmes êtres. (...) On peut s'y défouler, jouer, discuter, flâner, marcher, rire et souffler. Ce sont des lieux où vous vous sentirez

probablement vivant. (...) Vous trouverez au cours de votre itinéraire, des parcs où des rampes de marches sont utilisées par les skateurs. (...) Vous apercevrez un terrain de basket laissé à l'abandon, utilisé parfois par les enfants comme espace de jeux, et d'autres fois comme parking, comme lieu de réunion ou de partage d'un apéro. (...)

Espaces de passage

Lorsque vous continuez votre promenade le long de la Chézine en allant vers le Nord-Ouest de Nantes (Sautron), vous trouverez sur la rive gauche, le quartier « Les Dervallières ». Dans la partie nord de ce quartier, à deux pas du cours d'eau, vous aurez la chance de voir plusieurs immeubles avec des styles architecturaux très variés, (...) isolés du reste de la rue par la présence de clôtures ou de barrières. (...) Ne manquez pas la rue Auguste Lepère qui sépare ces immeubles de l'école élémentaire, mais aussi les espaces verts entre les immeubles, où de nombreuses formes d'appropriation éclosent au grand jour. (...) Aux beaux jours, certains habitants décident d'y descendre des tables et des chaises, pour se réunir ensemble en dehors de leurs propres jardins pour partager un moment de convivialité. (...) Vous pourrez voir (...) des tables installées devant les habitations comme des extensions de la maison, créant ainsi des entre-deux qui empiètent sur l'espace public et l'humanisent. (...) Des collectifs de jardiniers plantent des graines dans les interstices, rendant omniprésent le végétal. (...)

Au cœur de l'immeuble

(...) Juste aux abords du quartier des Dervallières, au-dessus du parc de la Chézine, un petit immeuble pourrait attirer votre regard, du fait de son architecture atypique. Les habitant.es de ce petit collectif d'une quarantaine de logements vous accueilleront peut-être pour vous raconter leur vie au cœur de la résidence Boréal (...) où une vie en communauté semble s'être créée. (...) En faisant le tour du bâtiment, vous apercevrez des passerelles extérieures, permettant l'accès aux logements des 3ème et 4ème étages. Ces espaces « en plus » ont permis le développement de véritables espaces communs où tout le monde peut se retrouver pour partager un repas, discuter, prendre un thé ou jouer. La non-détermination de l'usage de ces espaces permet aux habitants d'expérimenter des solutions, de favoriser le dialogue entre eux, d'interroger et de jouer avec les usages. Ils s'approprient d'une manière spécifique cet espace en question. Vous pourrez vous en rendre compte en constatant que certain.es y disposent de grandes tables et chaises alors que d'autres y entreposent leurs vélos. (...) Les parties communes (couloirs, escaliers, jardins, passerelles) sont devenues plus que de simples lieux de passage : on s'arrête, on discute, on choisit un livre (bibliothèque partagée à côté de l'escalier d'entrée du bâtiment), on décore et on partage.

« Si on est bien ici, c'est lié à l'architecture du bâtiment et ce qu'on en a fait » (une habitante). (...)

(...) Le cloisonnement entre espace public et espace privé semble trop restrictif de la complexité. Déconstruire cette « évidence » permet de favoriser le dialogue et d'entrer dans un lieu d'une certaine manière, propre à chacun.e. Cela enrichit considérablement les échanges (...). Puisque rien n'est joué et arrêté d'avance, alors tout est à définir.

(...) À vous d'en imaginer d'autres.

CARTES POSTALES

Une correspondance épistolaire sous la forme de cartes postales entre Camille (installée depuis peu à la ZAD) et Cécile (qui habite dans le quartier du marché de Talensac) amène chacune à livrer ses impressions et questionnements sur les rapports qu'entretiennent ces deux territoires mis en miroir avec la question de la nourriture. Quatre thèmes sont abordés (production, transformation, distribution et consommation) pour interroger la place de ce sujet dans l'urbanisme.

Chère Camille,

C'est toujours un grand plaisir de te lire, ton récit me transporte dans un monde qui me semble si lointain alors qu'il ne se trouve seulement qu'à 30km. Dans mon bon vieux quartier de Talensac la vie semble rythmée par le marché. J'y suis retournée très tôt ce matin, j'ai assisté à la valse des exposants, qui installent leurs marchandises dans le calme de l'aube. Puis, vient le jour et avec lui, lorsque le temps est clément, les rayons du soleil réchauffent les halles du marché. Peu à peu, la place prend vie, les premiers clients commencent à déambuler dans les allées du marché. Lorsque la situation sanitaire le permet, des amis se retrouvent sur les tables, les terrasses des bistrots du coin. Quand quinze heures sonne, les commerçants s'en sont allés, la place retrouve alors une allure plus paisible, moins agitée.

Des espaces où l'alimentation rassemble autant, j'ai l'impression que c'est l'un des points communs entre la ZAD et Talensac. Pourtant, le fossé entre les deux espaces me semble si grand. A Talensac tout vient à nous quasiment prêt à être mangé sans que l'on ait forcément besoin de transformer le produit. C'est dans un sens bien pratique puisque l'on peut varier les plaisirs. Finalement, il n'y a que sur l'étale des crépiers que l'on peut voir la transformation du produit que l'on achète.

Après l'avoir lu j'ai donc posé un regard nouveau sur le marché et notre société plus largement. Par exemple, hier en regardant mon pot de confiture à la fraise au petit déjeuner, je me suis rendue compte que je ne savais absolument pas comment il était préparé. Je me suis alors demandée comment les produits sont transformés sur la ZAD et si chacun participait à cette tâche ? Si vous ne consommez que vos récoltes, je suis aussi assez curieuse de savoir si vous ne vous laissez pas de manger les mêmes aliments pendant plusieurs semaines.

Impatiente de te lire à nouveau.

Avec toute mon amitié,

Cécile

Salut Cécile!

Ta précédente lettre m'a fait penser à quelque chose dont je ne me souviens pas t'en avoir déjà parlé, mais tu sais, à la zad on fait des sortes d'ateliers de conservation à la bocalerie. On fait des tentatives pour garder le mieux possible les produits qu'on récolte dans nos jardins. Tu devrais venir voir comment on fait les bocaux ! Ce matin, pas loin de 100 kg de chouxs y sont passés ! C'est pas mal ! C'est le frère maraîcher d'une camarade qui nous les a donnés. On les a lavés, équeutés, coupés, re-lavés, râpés. On va pouvoir faire des kilos de choucroute!

À chaque fois qu'on fait ces ateliers là, c'est super convivial. En fait, c'est presque un prétexte pour se rassembler et passer un bon moment avec des gens qui viennent de partout: un spécialiste de la fermentation, des amis, des voisins, des étudiants, comme des personnes qui ont quasiment 1h de route pour venir. Et puis tu vois on transmet des choses, on apprend, on rencontre des gens, on discute, on fait tout ça ensemble, et puis ça rend service.

C'est fou, quand on y pense, comme nos légumes peuvent rassembler! Avec ce projet commun de choucroute, ce matin on a parlé de tellement de choses, de biologie, de probiotiques, de bactéries et autres levures, du principe de fermentation, et puis du covid, des vaccins, de ces pays frileux quant à l'idée de manger une mimosette un peu trop vieille. On a même essayé de comprendre comment les quelques limaces qui restaient ont pu se contorsionner pour y rentrer et laisser quelques malencontreuses surprises. Tu peux remarquer la variété des sujets ! Enfin bref, je pense que tu devrais venir voir ça c'est vraiment top!

Je ne crois pas que ce genre de rassemblement, pourtant si simple, puisse avoir lieu dans un autre contexte. Je ne suis pas certain que tu puisses trouver ça sur Nantes, surtout en ce moment... Un atelier qui propose d'en apprendre davantage gratuitement sur des manières de conserver des produits naturels sans avoir besoin de frigo, en ville c'est mission impossible ou presque de l'ordre d'une révolution alimentaire! Tu imagines, toi, s'il y avait des ateliers du même type dans ton cher marché de Talensac ? Ça commencerait déjà par être payant ! Mais ce serait cool comme idée, surtout qu'il y a une distribution alimentaire le soir il me semble ? Imagine que les invendus du marché soient cuisinés l'après-midi. Ce serait un chouette projet non ? Le voilà le prétexte pour se rassembler autour d'un projet commun et qui a du sens. On évite le gaspillage, on lutte contre la faim, on se rassemble, on parle de tout et de rien, on se sent utile !

Je te laisse sur ces mots. Viens quand tu veux, ça me fera plaisir !

Camille



RÉCIT CARTOGRAPHIQUE

Une carte sensible racontant un parcours entre l'île de Nantes et Rezé, où le texte devient image pour relater des réflexions autour du vivant et de l'entretien des lieux, depuis une expérience initiatrice à la ZAD.

Malgré tout, le vivant trouve son chemin. Il reprend place, triomphe. Il revient dominer nos installations, et nos efforts d'apprivoisement.

5 sensation de connaître, je ne l'avais jamais autant approchée, et je ne connaissais pas du tout ses abords, encore moins celui-ci, enclavé entre les murs immenses du bâtiment et les bords de la Loire. C'était une sorte de grande esplanade dont le sol était recouvert de bitume, de béton ou de pavés selon les endroits, mais sur lequel ont été installés des d'aménagements urbains de fortune, en dépannage, le temps que les lieux évoluent. Cet aménagement, si on peut l'appeler comme ça, laissait un passage de la largeur d'une petite route pour qu'on puisse circuler, et tout le reste était « occupé ». Entre la Loire et nous, on avait une végétation foisonnante, sauvage, pas vraiment apprivoisée; puis, entre nous et l'usine, il y avait une rangée de gros rochers, qui nous séparaient de talus, sortes de petites buttes de débris et de terres posés sur des caravanes ou de tentes sûrement, ce qui est tout de suite assez décevant, et retire un peu de sa poésie à l'installation, mais lui donne une symbolique un peu plus forte. Je me suis promenée entre ces buttes, qui avec le temps s'étaient végétalisées, il y avait vraiment quelque chose de particulier là dedans, quelque chose d'intrigant. Je crois que nous avons tous remarqué que sur certains rochers, on avait tagué avec une bombe de peinture des traits verts, le même vert exactement que celui de la ligne du Voyage à Nantes. J'ai trouvé ça assez ironique, ça m'a fait sourire, et ça a un peu renforcé le reproche qu'on pourrait faire à la ligne verte, sur le fait qu'elle ne montre bien que ce que l'agglomération souhaite montrer, ce qu'elle veut de constituant pour l'image de la ville.

Un sentier dessiné par le simple pléinement des personnes passées avant nous, c'est déjà une invitation à l'oubli de ce qui nous a précédés et de ce qui nous suit.

Sur la ZAD, on parcourt un paysage de bocages.

De la Rolandière à l'Ambazada, on marche et on se laisse surprendre. On suit des routes bordées de haies foisonnantes, on coupe à travers des champs marécageux, on s'aventure entre les arbres sur des tapis de terre bossus. Jean-Marie nous parle de la gestion de ces milieux que les zadistes veulent avant tout garder vivants. Il nous parle du « groupe haies », né pour expérimenter et trouver ses propres méthodes d'entretien.

Il nous parle de buissons épineux plutôt que de barbelés, de fossés où peuvent loger les serpents, d'un lierre à deux têtes laissé là pour raconter des histoires.

De retour chez nous, on marche à nouveau.

On éprouve les bords de Loire, de la route au sentier.

On prend le temps, on scrute, on hésite, on teste, on dévie.

On met plus d'une heure à se rejoindre au pont de Pornic.

Nos perceptions de la ZAD d'un côté, notre expérience des itinéraires urbains de l'autre, on débat et on se questionne.

Comment intégrer un entretien réfléchi dans les aménagements urbains? Et quels seraient les impacts sur nos trajets urbains du quotidien?

1 tuyaux noirs plus larges que nous planent au-dessus de nos têtes. Ça tremble là-haut, on se serre pour ne pas risquer de déraiper au bord du quai. Notre quête du pont a démarré depuis presque une heure. I e s chemins qui nous ont plus nous ont finalement menés dessous. Nous sommes sur les bords de Loire, où les berges sont encore à l'état sauvage. D'ici on ne voit plus ni de voitures, ni de balcons, ni de chiens en laisse. Il n'y a que nous, on se croirait presque téméraires.

Un escalier de pierres glisse vers l'eau. Le pas de côté, un inconnu qui nous attire irrésistiblement. Pourtant le panneau posté trois mètres plus loin nous souffle de se méfier. En bas un enchevêtrement de ronces nous attend, comme un piège tendu par la Loire qui cueillir. Alors on continue tout droit, mais déjà le fleuve retente sa chance. Une ligne étroite de terre tassée se dessine dans la pente. D'autres sont portés. Une provocation à cet accueil hostile? Il y a de branches mises à terre, on ne l'eau, des arbres, de la terre quitte pas nos pieds des yeux. D'autres sont portés. Une provocation à cet accueil hostile? Il y a de branches mises à terre, on ne l'eau, des arbres, de la terre quitte pas nos pieds des yeux. D'autres sont portés. Une provocation à cet accueil hostile? Il y a de branches mises à terre, on ne l'eau, des arbres, de la terre quitte pas nos pieds des yeux.

2 - Entretien c'est aussi accompagner l'évolution. Envisager un milieu et son aménagement non pas comme une œuvre finie mais comme un ensemble en mouvement. C'est prendre en compte une temporalité longue, accepter les changements et l'imprévu.

Ref : Gilles Clément, *Le jardin en mouvement*.

5 - Choisir un itinéraire est l'occasion de questionner ses priorités : plutôt tenter de croiser les voisins ou suivre le bruit de l'eau en espérant voir des tritons? Un questionnement qui pourrait se retrouver à l'échelle de décisions politiques et urbaines : une route placée pour se rendre le plus rapidement possible à destination, ou contournant un milieu qui ne devrait pas être perturbé?

Ref : La ligne verte du Voyage à Nantes

RAS : ROUTE À SAUVER

Sur le mode d'un compte-rendu de réunion dont la question à l'ordre du jour est « comment rendre la route de Vannes plus vivante? », est proposée ici une traversée de cette voie, racontée et débattue par 5 protagonistes concernés, et occasion d'un questionnement de l'impact de l'urbanisme sur les êtres vivants qui peuplent un territoire.

Partant de ce témoignage de leur vécu de la route de Vannes, cinq agents qui l'ont habitée, traversée, expérimentée, pratiquée ou même détestée, ont aujourd'hui décidé de se réunir pour combattre la pathologie qui y menace la vie. Certains diraient qu'il n'y a rien à signaler (RAS), mais eux affirment qu'il y a une route à sauver (RAS) : comment la rendre plus vivante?

Route de Vannes : Moi, voilà plus de cinquante ans que je suis ici. J'en ai vu des choses, des êtres, du monde, mais peu d'entre eux étaient vivants. Les hommes m'ont érigée en reine, ont pris possession de moi, puis m'ont délaissée. Aujourd'hui, très peu de gens me traversent, me visitent... Seules les voitures roulent inlassablement, toujours dans les mêmes directions. Je suis devenue générique, monotone. Les non-humains ne trouvent plus leur place sur mon corps. Ils m'ont fuie. À y penser, même les humains se lassent de moi. Ils investissent d'autres endroits. J'ai été trahie. Je suis et je n'ai toujours été qu'un couloir envahi par des affiches et publicités destinées aux humains. Je me meurs... Si seulement je pouvais connaître mieux ma voisine la Chézine et mon cousin le Cens, qui bordent mes flancs.

Oiseau : Hier j'ai survolé la route de Vannes. Aucun de mes congénères ne vient ici. Il n'y a rien d'intéressant et l'air est pollué. À quoi bon venir? Le social est mort dans cet espace. Même pour nous autres oiseaux, il ne peut exister un semblant d'interactions sociales. Surtout avec ces appareils bruyants qui nous empêchent de chanter et menacent notre sécurité. Sans ce tintamarre urbain, nous pourrions nous exprimer et nous poser en toute sérénité. Cependant, les humains peuvent tout de même se montrer ingénieux... avec leur chenilles électriques sur roue et leurs fils électriques qui constituent des perchoirs intéressants.

Humain : C'est bien vrai la Route, il n'y a plus de nature, il ne reste plus que moi. Ils ont tout essayé pour me faire partir. Ils ont pourtant bien réussi avec les autres, en me laissant pour seuls voisins Jardiland et compagnie. Même le panneau publicitaire a réussi à s'incruster chez moi. Je sais que je ne dois pas perdre espoir même si tout noircit autour de moi. Je reste malgré tout attaché à mon petit lopin de terre où poussent mes carottes, mes salades et où fleurissent mes tulipes que ma femme aimait tant. Aujourd'hui, ce que je souhaite au plus profond de mon cœur, c'est retrouver un quartier où la vie est faite d'interactions et d'échanges. Ces magasins sans vie sont aux antipodes de mon monde idéal. Où sont les relations sociales que je cherche tant? Je ne les trouverai sûrement pas dans ces blocs froids. J'aimerais voir les gens se détacher de ce rapport qu'ils ont à l'argent.

6

La femme qui se balade tous les matins. Un beau matin de printemps, les rayons de soleil illuminent le passage aux bords de la Loire. Derrière les maisons, il y a un petit passage qui longe le fleuve. Dans ce passage on voit les herbiers qui poussent, le sable, la Loire et on entend les cris des oiseaux loin des bruits de la ville. Il n'y a pas de voitures qui passent. C'est un endroit tranquille. Le paysage est magnifique. C'est différent de ce qu'on a l'habitude de voir. On aperçoit au loin les barrages et les usines au long de la Loire. C'est un cadre de vie idéal pour les amoureux de la nature. C'est un endroit pour s'évader, fuir, oublier la densité, les nuisances de la ville. C'est un endroit paisible. Ce matin-là, je croise une dame qui se promène avec son chien et son petit-fils, elle avait le sourire au visage, elle marchait lentement, on voyait qu'elle faisait une balade. Je lui adresse la parole. Je lui demande : « qu'est-ce que ça vous fait d'emprunter ce passage » et elle répond : « j'ai l'impression d'être à la campagne alors que je suis en ville ». Et là je me rends compte que la nature fait partie de notre vie. Elle nous procure des sensations et nous permet de voyager dans un monde meilleur pour fuir les amertumes, les problèmes, le stress, la fatigue de notre quotidien. C'est un refuge pour l'homme. Elle donne sens à notre existence.

6 - Se déplacer à pieds c'est ralentir, éprouver et dessiner son itinéraire pas à pas. Si le paysage nous plaît, si l'on s'y sent bien, l'itinéraire utilitaire devient balade. Pourquoi ne pas se mettre en situation de promenade au quotidien?

Ref : *Les sentiers métropolitains*

Hamster (révolté) : C'est vrai, pourquoi donc suis-je réduit à un prix, à une étiquette? Vous savez où ils me font vivre? Dans une cage. Je n'en peux plus de cette cage et de cette roue. Et puis il y a ces imbéciles qui me nourrissent à toutes heures de la journée. C'est toujours la même chose... Qu'est-ce que je connais du monde moi? Je me demande si les oiseaux sont tous aussi bavards et bruyants que ce piaf tape-à-l'oeil qui me sers de vis-à-vis. Je suis coincé derrière ces grands murs sous cette lumière blafarde à attendre ma portion de 10 heures. Y en a marre! Finalement, je n'ai jamais connu d'interactions sociales. Tout n'est qu'individualisme, chaque échange n'a qu'une seule fin : la consommation. Ce n'est pas que je sois contre la domestication, elle m'apporte la sécurité et un confort alimentaire mais j'aimerais pouvoir me déplacer librement pour découvrir le monde et les divers savoirs. Il faudrait repenser ces magasins : peut-être les ouvrir pour faciliter les échanges et le partage de connaissances?

Oiseau : Ton idée a du potentiel. Vu du dessus, ces grands alignements sont vraiment très laids. Leurs façades aux couleurs vives sont repoussantes et ces lumières aveuglantes nous empêchent de dormir. Sans parler des arrières boutiques. Elles montrent bien toute la superficialité de ces espaces. Ce qui n'a pas vocation à être vu n'a pas de valeur si ce n'est de stocker les déchets. Les mouettes s'en réjouissent, tu me diras, mais ça fait quand même sale. Le commerce n'est pas forcément à bannir mais sa forme et son organisation sont à repenser. Saurais-tu, toi, Humain, quelles solutions apporter pour rendre à la nature ce qui est à la nature?

Humain : Pour ma part, je fais la différence entre les résidus consommables et les déchets matériels. Mes restes alimentaires vont au compost pour alimenter ma terre et ses résidents. Cela permet d'avoir une terre de qualité.

Graine : C'est ce que je pensais trouver, mais quand je suis arrivée sur cette route, je me suis écrasée, là, sur cette surface noirâtre et pleine de graviers. Je voulais partir à l'aventure, trouver un bel endroit pour y faire éclore mon bourgeon. Mais j'ai atterri sur un sol dur où je ne peux pas me planter. Aucun de mes semblables n'est à proximité, je ne sais pas comment m'en sortir? Je suis coincée. J'ai tenté de rejoindre un îlot de verdure au milieu de cette mer minérale mais je me suis échouée au milieu de monstres métalliques. Alors je vous demande de l'aide!

Humain : La Graine, je suis sensible à ton histoire et il est vrai que ces investisseurs, parlons même d'envahisseurs, ont fait de cette terre, une terre sans vie ni âme. Il est temps de commencer une consommation et une gestion plus économe de l'espace pour stopper cet étalement urbain qui a bien failli emporter ma maison. Agissons pour la biodiversité, l'agriculture de proximité et contre les consommations excessives qui impactent notre territoire en agissant sur les émissions de gaz à effets de serre. Je ne veux pas que l'on supprime toute forme de mobilité, le tramway est une belle invention de l'homme. Il reste nécessaire pour les déplacements de longue distance. Ces destructions et ces fragmentations de notre espace naturel par l'artificialisation des sols doivent cesser : cherchons à renaturer cet espace laissé à l'abandon et stoppons la transformation des espaces verts en parkings goudronnés. Nous devrions favoriser la conti-

nuité écologique pour préserver la faune et la flore. Il faut stopper l'aménagement de cette zone commerciale consommatrice d'espace et trouver comment faciliter les reprises et réhabilitations des terrains artificialisés non occupés et des friches commerciales.

Route : Je suis d'accord avec toi, il faut que cela change, laisser les arbres libres de leurs mouvements. Leurs racines m'aident à me débarrasser de cette croûte grisâtre qui m'étrangle. Vous, humains constructeurs qui m'abandonnez, laissez donc le vivant s'exprimer! Vos parkings ne sont que des « cancers » qui viennent alourdir la voie centrale. Vous ne m'avez laissé que quelques bandes d'herbe qui font illusions mais ces impostures ne représentent rien à côté de mes voisins la Chézine et le Cens. Pourquoi ne pas les faire communiquer? Nous y gagnerions tous. Pour cela il faut rompre avec cette forme immonde, longitudinale. Que l'on enlève tous ces magasins pour que l'on crée des passerelles ou des couloirs entre mes deux voisines. Je rêve d'un monde où je verrai des grenouilles se déplacer librement et sans danger de part et d'autre de mes flancs.

Oiseau : La Route je suis d'accord avec vous, il y a un cruel manque de végétation qui se fait sentir : où sont ces arbres où nous pouvons nous percher et chanter? Quelle est cette manie qu'ont les hommes à tout contrôler et rendre uniforme? Je cherche des perspectives et des axes de vues plus divertissants tout comme de la nourriture mais ce n'est pas sur cette route dépourvue de faune et de flore que je pourrai satisfaire mes envies. Ajouté à cela, cette multitude de vitrines séparées en boîtes métalliques où tous ces humains entrent pour acheter des biens et consommer des services n'a pas de sens à mes yeux. Comme disait le Hamster, il faudrait bannir ce couloir de formes, pour en faire quelque chose de plus connecté au reste du quartier. En ce sens, les humains seraient déjà plus libres de leurs mouvements et nous pourrions, nous en tant qu'oiseaux, y observer des choses intéressantes.

Depuis juillet 2018, il existe un Plan Biodiversité qui questionne aussi ces sujets, mais selon un point de vue anthropocentré. Le reste du vivant n'a pas son mot à dire. On ne peut pas protéger le vivant si on ne le considère pas.

POUR UNE VILLE VIVANTE

Un manifeste pour un urbanisme vivant, qui remet en question l'urbanisme tel qu'il se pratique aujourd'hui à Nantes. Un serment qui appelle les urbanistes à se rassembler et agir pour une ville vivante.

(...) La fragmentation entre les composantes du vivant, à savoir l'humain et le non-humain, animal et végétal, est criante dans le centre-ville. Toutes ces composantes sont séparées par les routes, les trottoirs, les bordures, les parterres, et les dispositifs anti-pigeons de sorte qu'ils ne rentrent peu ou pas en contact. La deuxième forme de fragmentation est celle des usages. Elle fait du centre-ville un lieu de passage aux usages prévus, séparés, contrôlés; où les détournements se font rares. Cette division urbaine et l'absence de contact qu'elle induit mène à un espace lissé. À Nantes, l'espace public le plus fréquenté est neutre, apolitique, consensuel. Les manifestations du politique et de la singularité sont systématiquement effacées. Le message est clair : le centre-ville est collectif, accessible à tous mais il n'appartient à personne, il n'est pas commun. Or le vivant est commun, il naît de l'interaction et des contradictions entre des être vivants qui cohabitent dans un même environnement. Ainsi, en neutralisant un espace public, on le dévitalise.

Notre renonciation à faire l'urbanisme tel qu'il se fait n'est pas un refus d'agir ni un refus de faire la ville. C'est dans la renonciation que d'autres possibles peuvent advenir. Refuser le rôle d'urbaniste, c'est déjà remettre en cause ce qui nous sépare de la vie, du vivant. La vie pensée comme la possibilité d'un commun, entre nous et les autres. La vie pensée comme la possibilité de retrouver une capacité d'agir sur un monde qui nous échappe, cisailé par des temporalités sur lesquelles nous n'avons pas prise. C'est peut-être cela que nous apprend la ZAD de NDDL. Penser le territoire non pas comme une donnée immuable, sur lequel les zones à habiter nous séparent des zones à cultiver. C'est penser les deux avec, ensemble, en mouvement qui fait sens. Se dégager de cette séparation, c'est aussi rendre possible un autre rapport au temps. Contre des temporalités superposées, séparées, la ZAD les déstructurent. Destructuration à même de produire cette possibilité d'un commun. (...)

Renoncer à l'urbanisme n'est pas un refus d'agir. Mais comment faire advenir cette possibilité d'un commun, à Nantes, en son centre? Comment tisser des liens, intégrer une « constellation » de lieux en lutte qui redéfinissent une nouvelle manière d'habiter le monde, la terre et de rendre possible un nouveau rapport au vivant. Devons nous écrire un programme, et alors, peut-être, retomber dans les travers d'un urbanisme planificateur? Notre objectif à nous, presque-urbanistes, est d'esquisser des possibles à même de redéfinir notre rapport à la ville et au vivant, de gommer les séparations décrites précédemment qui nous font renoncer au commun. Aussi, esquisser des possibles, c'est radicaliser le déjà-là. On l'a vu, dans les interstices de la ville, dans les lieux en lutte, dans les squats, dans l'utilisation de l'espace public, il y a déjà les signes d'un autre « habiter ». (...)

SERMENT POUR UNE VILLE VIVANTE

Alors, nous urbanistes enherbés, constatant que l'urbanisme tel qu'il est appliqué aujourd'hui est inadapté aux réalités sociales et environnementales actuelles, nous engageons et appelons tout autre urbaniste à :

1

Refuser la séparation entre des urbanistes-techniciens et des habitants-sujets ; pour penser la ville comme réalité politique à faire, à habiter ensemble.

2

Expérimenter ici et maintenant la possibilité d'auto-gérer l'espace public, de construire des lieux de vie qui appellent à une nouvelle manière de faire ensemble. Recréer des centralités qui forme un « nous » politique.

3

À rebours des cabanes mobiles présentes sur la ZAD, nous voulons fixer dans le dur des nouveaux lieux de vie, sans se soucier de quelconque plan. Laisser la spontanéité s'exprimer en renonçant au contrôle complet des espaces publics

4

Prendre le temps de nos pratiques, à ralentir, pour favoriser un urbanisme d'adaptation aux territoires et aux personnes qui y vivent au détriment d'un urbanisme directeur et planificateur. À soutenir l'idée d'une « ville malléable ».



SIGNATURE(S) :

[Handwritten signatures]

OPUS 2

14 - 19

SEPT.

2020

INCERTITUDES

le PLUi, le covid19 et le devenir terrestre



La seconde session intègre la rupture dans le cours des choses de l'expérience du confinement et de l'épidémie, explorant notamment l'analogie avec l'incertitude associée aux risques d'expulsion et, plus largement, aux évolutions liées à la chute de la biodiversité et au changement climatique que la crise sanitaire a cristallisé, face à la certitude d'habiter et de rendre vivant le territoire de la ZAD, qui a permis d'en changer le destin mortifère.

L'INCERTITUDE C'EST LA VIE !

Vous aurez observé que cette notion est apparue dans les médias mainte fois depuis le confinement comme la cristallisation d'un état hors du commun. Ces derniers jours, tous les jours, plusieurs fois par jours, pour évoquer la fermeture des classes et des écoles, comment s'organiser ? Un hypothétique crash boursier, on l'espère pour ne plus en entendre parler. Qui sera le plus rapide entre le vaccin et le virus mutant ? Avec lequel nous devons bien vivre, et longtemps.

L'incertitude est souvent associée au risque, à la peur, à la défiance, comme si ne pas savoir était impossible et que l'on nous cacherait quelque chose. Vous l'aurez peut-être entendue parodiée pendant le confinement dans une chanson intitulée « la tristitude », et qui donne bien le ton.

Pourtant l'incertitude est le propre du vivant et nous en faisons partie, en tant qu'être humain, mais le sommes nous encore ?

Ou bien l'avons-nous oublié au point d'associer notre destin à celui d'une machine programmée et d'envisager avec anxiété tout pas de coté comme un faux pas, dommage.

Nous aurions un corps réparable, augmentable et pourtant encore périssable. La mort n'est-elle pas notre seule et véritable certitude ?

Notre destin serait assuré lui aussi d'une réparation à tout « accident de la vie », réparation strictement monétaire pourtant, qui n'affecte que la certitude de notre pouvoir d'achat.

Dans notre métier d'architecte, comme dans beaucoup d'autres, être assuré est obligatoire, c'est « professionnel » sinon ça ne l'est pas. Et s'en suit un jeu de domino : dtu, normes, bim et tutti quanti. L'objet architectural est garanti par la décennale et peut bien s'écrouler au bout de 10 ans, au point que des bailleurs sociaux planifient la destruction dès la fin des amortissements, comme ça on est sûrs : les murs seront par terre avant même de s'écrouler. Tout est prévu, planifié, anticipé au point de provoquer le pire.

Pourtant, doit-on encore réduire l'architecture à l'objet architectural ou bien peut-on encore considérer construire avec l'incertitude comme le fait tout corps vivant naturellement. Il en va de l'évolutivité, de la réversibilité, de faire avec le temps et les ressources disponibles. Comme on l'a toujours fait jusqu'à il y a quelques décennies seulement, et comme on le fait encore quitte à se passer de l'architecte.

Parce que enfin, le nez sur les guides et les normes, les yeux rivés aux programmes et asservis aux logiciels qui conçoivent en pilotage automatique, qu'avons-nous de mieux que l'exercice de notre libre arbitre pour dévier notre destin du pire ? Souvenez-vous de la scène du film « 2001 l'odyssée de l'espace » au moment où Dave déprogramme HAL, cassette par cassette avec détermination.

Il en va de l'intelligence du vivant.

Le vivant ne planifie pas, mais il est déterminé. Déterminé à vivre pour son espèce. Mais pas seulement puisqu'il a sa place dans une biodiversité évolutive. Quand on observe le blob, ce champignon génial qui est capable de concevoir le réseau ferroviaire de la Grande Bretagne en quelques heures, chacune des ramifications se crée en réaction à un contexte instantané et non pas en suivant un plan déter-

miné, au pas à pas, dans une économie de moyens et les moyens de réparation rapide en toutes circonstances. Pour ce faire, il avance, sent et pressent, s'engage sans hâte ni relâche, contourne s'il le faut, abandonne un segment et finit par se déplacer.

L'incertitude est le propre du vivant, elle est notre respiration. Ne soyons sûrs de rien afin de nous étonner, émouvoir, et de nous émerveiller, plus souvent que de nous énerver, même s'il on l'est souvent. Demain est un autre jour, d'interrogations, d'expérimentations, de faux pas salutaires, imprévisible mais de lumière.

Dorothée, été 2020



« QUAND TOUT S'EFFONDRE ET S'ARRÊTE, LA ZAD VIT ET FAIT LA FÊTE... »

L'incertitude est souvent associée au risque, au danger, à la peur, à la défiance. Tout ce que le monde capitaliste craint. Lui, qui trouve son refuge dans la certitude en toutes ses formes: de la planification et de la programmation, jusqu'à l'assurance et la garantie. Le moindre 'pas de côté' est un faux pas, et peut chambouler toute une société. En parallèle, la notion d'incertitude est la fondation de l'existence et du fonctionnement de la ZAD. Des collectifs installés sur un territoire incertain, avec des modes d'habiter et de vie basés sur la capacité de remettre en question, d'évoluer, de faire avec le temps et les ressources disponibles. En effet, en période de Covid 19, il était clair que le globe entier traversait un moment d'incertitude. Pourquoi donc, ne pas s'imprégner de cette incertitude, de l'injecter dans nos manières de vivre afin de nous étonner, émouvoir, et de nous émerveiller? Demain est un autre jour, d'interrogations, d'expérimentations, de faux pas salutaires, imprévisible mais de lumière.

De la ZAD à la ZEC il n'y a qu'un pas.

vers une nouvelle de prise en compte ?

« Que nous voulons que cette possibilité concrète de soigner collectivement un territoire soit inscrite dans le PLUi à travers une forme nouvelle : la Zone d'Écologies Communales (ZEC). Cette zone permettra de penser ensemble l'habitat, le travail de la terre, et la préservation des espaces, à travers des formes d'habitat léger, d'agriculture respectueuse et d'attention poussée aux non-humains. Le soin de cette zone sera confié à ses usager-es à travers des assemblées horizontales. »

Extrait de la lettre ouverte des Lentillères de Dijon du 15 Mars



« Il n’y aura pas d’aéroport. »

Habitant de la ZAD

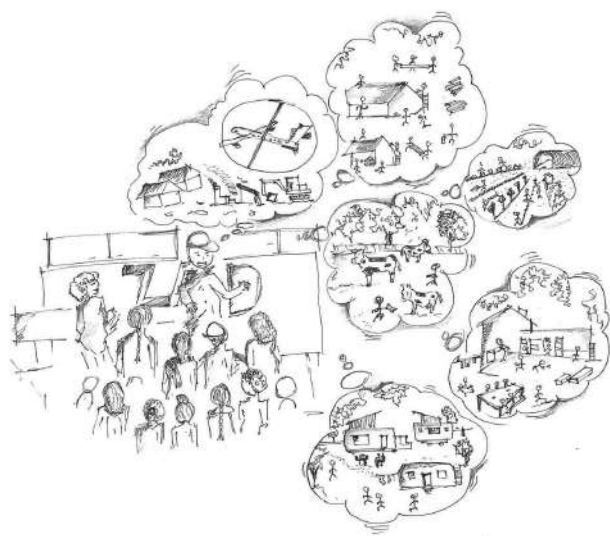


« Le bocage a été préservé grâce au projet d’aéroport »

Conseil Départemental

« Si personne ne s’était battu pour ce territoire, ici à la rolandière ce serait le duty free »

C’est l’histoire de l’image de la lutte, chacun son récit pour sa cause. C’est aussi le témoignage de ses habitants afin de préserver et transmettre.



Les habitant-e-s de la ZAD n’ont rien lâché
C’est comme une formule magique de conte de fée
On y croit et on le dit et c’est ce qui va se passer
C’est l’imaginaire qui les a tous-te-s rassemblé-e-s
Leur a permis de jusqu’au bout lutter
Et de faire changer les choses à force d’investissement
et de volonté

**ESSAIMER UNE NOUVELLE IMAGE
LE PROJET D’AÉROPORT AVORTÉ, L’ÉCOLOGIE,
L’ÊTRE HUMAIN ET LA SOCIOLOGIE RESTENT
AU CŒUR DES DÉBATS.**

Depuis le discours de Gérard Collomb et les événements de 2018, la ZAD a beaucoup perdu en visibilité, notamment à cause du fait que les médias ne relayent plus d’information à son sujet. Certaines personnes pensent même que la ZAD n’existe plus, ce qui n’est pas le cas.

En effet, même si elle est bien moins médiatisée, la lutte engagée par les zadistes pour changer les mentalités prend de nouveaux tournants.

Mais comment réinventer de nouveaux moyens de communication pour faire passer les messages de la ZAD ?

De nombreux livres ont été publiés, par exemple La recomposition des mondes d’Alessandro Pignocchi. Les zadistes participent également à des rassemblements militants, afin d’apporter de nouveaux points de vue à leur discussions. La meilleure façon de comprendre étant d’expérimenter, tout le monde est le/la bienvenu-e sur la ZAD.

Des journées portes ouvertes sont d’ailleurs organisées chaque année. Le bouche à oreille joue également un rôle important.

Malgré tous ces moyens de communications, d’autres seront sûrement développés à l’avenir, ou sont déjà en cours de développement. Les zadistes sont ainsi invités depuis très récemment à des comités de pilotage officiels, mais peuvent également envisager de partager leurs expérimentations grâce à des expositions artistiques telles que celle-ci.



« SIGNEZ OU MOURREZ »

« CE QUI EST INVISIBLE
N'EXISTE PAS »

« Mais s'il y a bien un seul point sur lequel au plan local, comme au plan national, tout le monde s'accorde, opposants comme partisans, c'est la nécessité de sortir de cette situation. Rien n'est pire que l'incertitude. »

Discours de M. Edouard PHILIPPE,
Premier ministre lors de l'abandon du projet



LE RÉCIT ET LE POINT DE VUE

Les récits peuvent lier les zadistes et leur permettre de poursuivre leur lutte, mais qu'en est-il de « l'autre côté » ?

En effet, dans l'imaginaire commun les zadistes sont parfois envisagé-e-s comme des sortes « d'écoterroristes », se battant contre un projet d'aéroport et participant à des manifestations, pouvant dégénérer vers de violents affrontements avec les forces de l'ordre.

Mais d'où provient cette image ?

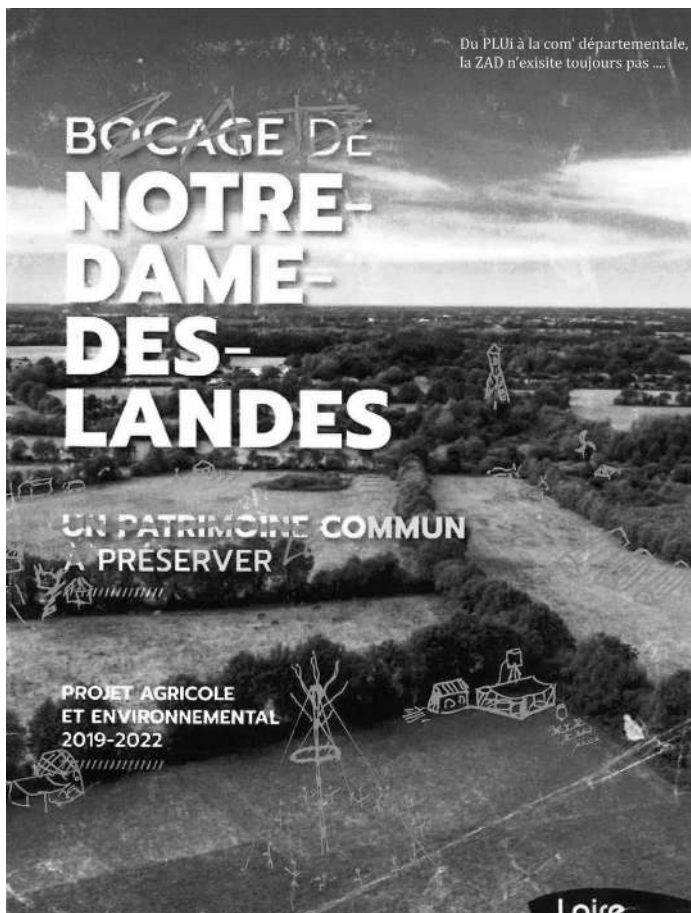
Elle serait véhiculée par les médias, qui relayent une même information communément. Cela permettrait aux pro-aéroport de créer leur propre récit afin de rallier à leur cause l'imaginaire collectif.

Pourtant, après avoir expérimenté la vie sur la ZAD au contact de ses habitants pendant quelques jours, il est évident que cette image n'est pas représentative. En effet, les zadistes ne sont pas tous engagé-e-s sur les mêmes points et de la même façon, et leurs attendus diffèrent.

Le projet d'aéroport étant avorté, iels poursuivent aujourd'hui leur lutte sur concernant l'écologie, la sociologie et bien d'autres thèmes encore. Il serait donc erroné de placer tou.te.s les zadistes sous cette image véhiculée par les médias.

Le récit, serviteur de quelle cause ?

Le récit est ainsi un moyen de rassembler l'opinion derrière un imaginaire. Cependant, pour que cela fonctionne, un récit est souvent embelli, et certains points omis, raccourcis ou bien encore exagérés. Dans certains cas, cela peut être positif ou négatif selon le point de vue que l'on adopte. Il faut ainsi rester critique devant un récit, afin d'en comprendre les enjeux, même s'il est parfois bon de rêver et de se laisser porter par une ferveur collective dans une lutte qui nous tient à cœur.



UN ENGAGEMENT DU DÉPARTEMENT

Loire Atlantique

JEUX MÉDIATIQUES
effacer l'hors norme en le rendant invisible

« PLUS ON CONSTRUIT,
MOINS IL Y A
D'AÉROPORT. »

VERS UNE ZADPATIS ?

Le mouvement social mexicain Zapatiste comme source d'inspiration...

Pendant les années 90, dans le sud du Mexique, a émergé un mouvement de rébellion des peuples indigènes face au gouvernement. Années après années, la contestation populaire s'est organisée sur le territoire pour vivre libre, loin de la répression, à travers la formation de communautés autonomes. 25 ans plus tard, les Zapatistes habitent et luttent toujours pour ce territoire contre les mégaprojets portés par le gouvernement.

« Ils ont peur que nous
découvriions que nous pou-
vons nous gouverner
nous-mêmes. »

Témoignage d'un.e Zapatiste

« Le changement que nous
voulons, donc, c'est qu'un
jour, le peuple, le monde,
les femmes et les hommes
décident de comment ils
veulent vivre leur vie, qu'il
n'y ait pas un groupe qui
décide la vie de
millions d'êtres humains. »

Moisés, porte parole des Zapatistes

Les outils de planification donnent à voir le territoire comme uniforme, lisse. Une vision du monde n'accueillant pas les spécificités des zones qu'ils découpent et séparent. Le regard porté sur le territoire à la ZAD donne à voir selon nous le monde en perpétuelle mutation. Les habitants de la ZAD s'inscrivent dans les lieux qu'ils occupent en habitant parmi le vivant. Abrogeant ainsi la limite usuelle instaurée entre nature et activité humaine. Ils sont, en quelque sorte, des improvisateurs composant avec agilité dans des lieux en perpétuelles transformations, incertains. Ce qui est incertain, c'est notamment le statut des habitants de la ZAD qui vivent toujours dans la menace de potentielles expulsions. Mais c'est surtout le vivant qui est incertain. Ne pas accepter le découpage du territoire proposé par le PLU, c'est défendre une vision du monde tel qu'il est en accueillant le caractère changeant des milieux.

La ZAD, c'est un lieu né d'un incertain joyeux et convivial.

RÉCITS D'EXPÉRIENCES

À la Rolandière

Les odeurs et les voix se perçoivent dès le portillon d'entrée. Dans la cuisine, le repas se prépare à plusieurs. On se sent en famille, à seize attablé.e.s autour d'un festin. Les discussions fusent et les questions se multiplient. La vie en collectif mêle les âges et les discours. « Ce qui est chouette pour Alice ici c'est qu'elle n'a pas deux, mais dix parents! » On découvre peu à peu le territoire par les nombreuses anecdotes contées. L'accueil par la transmission, un récit entraînant un autre.

Les Fosses Noires

En rentrant aux Fosses Noires le soir, on prenait souvent le temps de discuter avec les personnes accueillies en même temps que nous. Ils.elles étaient venu.e.s quelques jours à la ZAD avant la rentrée. Tous les soirs, ils.elles nous invitaient à boire une tisane de menthe fraîchement coupée et nous montraient les légumes qu'ils.elles avaient ramassé.e.s dans la journée. On était accueilli par des accueillis, comme une sorte de méta-hospitalité.

L'Ambazada

En discutant avec les zadistes de ce projet d'exposition qui fait suite à quelques jours passés avec eux, nous cherchions comment faire un lien avec un objet qui les rassemble, qui évoque le lieu pour chacun d'eux. C'est la Zbeulinette qui a été choisie : remorque dépliant, elle leur permet d'apporter « un petit bout de la ZAD » avec eux, notamment en manifestation. Ce serait un peu comme une Ambazada mobile! L'Ambazada, c'est un lieu central de la ZAD où les rassemblements importants ont lieu, comme les AG.

« ON IMPROVISE AVEC LE VIVANT. NOTRE MANIÈRE D'HABITER, C'EST HORS DES CADRES. »

HABITAT À DÉFENDRE : COMMENT LUTTER?
point info sur le cadre légal de l'habitat léger

PLUi INJUSTIFIÉ, MANIÈRE D'HABITER EN DANGER, HABITATS LÉGERS À PÉRENNISER

Aujourd'hui, le PLUi et son découpage du paysage en zones bien définies nie l'existence de la ZAD : sur 1500 pages d'écrits planificateurs, seule une ligne mentionne l'abandon du projet d'aéroport et les 40 ans d'histoire qui ont forgé ce territoire et son avenir. Représenté par une zone agricole et une zone naturelle, le PLUi ne rend pas compte de la diversité et de la richesse du bocage habité, de son environnement naturel comme construit.

Les habitant-e-s de la ZAD ont historiquement habité le bocage pour le défendre, et poursuivent cette occupation en inventant de nouvelles manières de vivre un territoire. Pour préserver la biodiversité des lieux et limiter l'artificialisation des sols, ils.elles ont fait le choix de vivre en habitats légers. Ces bâtis sont devenus indissociables de la possibilité de continuer à cultiver la ZAD en échappant à l'agriculture intensive, d'en protéger les haies et les mares ou de rendre cette zone rurale infiniment plus vivante que les allées immaculées des zones d'activités du monde entier.

Considérés comme hors normes, ces habitats sont menacés car non légalisés par un PLUi qui a sciemment oublié de les comptabiliser. La lutte d'aujourd'hui, moins médiatisée, est pourtant réelle et œuvre pour le bien commun : les élus locaux doivent reconnaître l'existence de la ZAD, faire bouger les lignes de la législation et ainsi, pérenniser cette expérimentation singulière.

STECAL* : SOLUTION TOTALEMENT ÉCOLOGIQUE, CURIEUSEMENT ASTUCIEUSE ET LÉGALE POUR DES HABITATS LÉGERS-TIMISÉS !

*secteurs de taille et de capacité limitées

« Elle est tombée, on s'en relève.
Pas d'autre choix que celui de s'en remettre.
La cabane nous a apporté bien plus
que sa destruction nous enlève. »

Récit d'un.e habitant.e
au sujet de la cabane sur l'eau pour la
chronique de lundimatin#188, le 23 avril 2019

« Le soleil du Liminbout pour fondre les distanciations sociales de chez nous »

Le Liminbout

Trois soirées passées au Liminbout et nous voilà comme chez nous. La chaleur des habitant-e-s nous initie aux joies de la vie en collectif. Le dernier soir, nous invitons une camarade dans notre nouvelle maison, sans trop nous poser de question. Ensemble, nous partageons des vivres, des rires, des récits intimes. Tous les masques sont tombés, nous voilà totalement dévoilé-e-s. Cette parenthèse délicieuse nous fait oublier l'étrange contexte dans lequel nous vivons, nous retrouvons la simplicité et la proximité des relations. La crise sanitaire n'est pas prise à la légère, mais l'amour comme vaccin et remède semble la meilleure solution.

Les 100 Noms

20h45, zut, on est en retard! On arrive dans ce nouveau lieu, les jambes lourdes de 40 km de vélo. Il y a de la vie à l'intérieur... on s'y dirige. On se retrouve très vite dans une grande table de dix personnes, à partager un repas et des discussions sur un lieu inconnu. On comprend vite que la ZAD n'est pas homogène mais au contraire, un ensemble d'identités et d'opinions qui se sont unies pour une même lutte. Arrive le moment de la vaisselle et on se retrouve face à deux éponges : « Prend celle au coin coupé pour la vaisselle... Ah bah voilà, ça c'est un code qu'on partage dans toute la ZAD! »

Bellevue

À tout moment, il peut y avoir de nouvelles personnes qui débarquent dans la cuisine de Bellevue. Ils ne portent pas le même nom, ils n'ont pas les mêmes origines, mais ils ont tous un point en commun : leur sourire. C'est à ce moment que la phrase « un sourire ne coûte rien, mais il crée beaucoup » prend tout son sens.



OPUS 1

17 – 21

FÉV.

2020

ÉCART

PLUi, entre le territoire et la carte



La première session a envisagé l'écart entre le territoire et la carte du PLUi comme un espace de projet. Peut-on imaginer un dessin et un cadre légal qui prennent appui sur l'héritage et les spécificités de la ZAD NDDL ? Qu'est-ce que ferme / ouvre l'imposition de cette carte sur ce territoire ? Comment, en concevant l'écart entre les cultures et les pensées respectives, inventer des traversées de l'une (la carte) à l'autre (le territoire), et vice versa ?

Ancré dans un travail d'arpentage du territoire et une série de rencontres des différentes parties prenantes (dans les lieux de vie des zadistes, autour d'une grande table à l'école, à l'Ambazada pour la restitution publique des travaux...), le questionnement de l'écart entre la carte du PLUi et le territoire a donné lieu à six productions collectives, proposant des regards et entrouvrant des pistes à des niveaux très divers, et expérimentant chacune à sa manière les ressorts de la coupe comme point de vue et outil critique de l'urbanisme planificateur.

QUELQUES NOTIONS DE HARICOLOGIE

N'oubliez pas de les numéroter avant de les jeter, ces haricots (options 1), ou bien de les numéroter au plus tard au moment de la transcription de leurs emplacements sur la carte avant de dispatcher les haricots parmi les étudiants (option 2). Si on oublie la numérotation sur la carte, c'est très galère après pour se retrouver et on perd vite quelques heures ensemble pour se retrouver dans ce qui deviendra un bazar, si on tient pas les ficelles des haricots.

Aussi, la transcription de l'emplacement du haricot doit être TRÉSTRÉSTRÉS précis! Quand il tombe au milieu de la mare, c'est là où il va falloir creuser et non pas au bord de cette mare. Quand il tombe sur l'emplacement de la cabane du chien au fond du jardin, c'est ça qu'on va creuser et non pas la maison du maître du chien. Pas de demi mesure, on ne triche pas! On sera précis et concret. Je compte sur les juristes pour veiller au respect des règles du jeu. ;-) (bien sûr on ne risquera pas sa vie pour explorer un haricot au milieu de l'autoroute, on le gardera sur place et on explorera du bord de l'autoroute par exemple, ou avec un drone, pourquoi pas une grenouille dressée qui pourra s'y aventurer avec plus d'habilité que nous humains...)

Comment transcrire un haricot qui, à l'échelle de la carte, va faire un pâté de peut-être 20 m × 35 m ? On prend le centre de l'haricot, là où toutes les axes se croisent, ce qui sera ensuite symbolisé par une croix, et le croisement de ces deux lignes devient un point précis, et non pas un cercle, ni le contour d'un haricot. Qu'importe si on fait un zoom-in, ou un zoom out, on ne perd jamais en précision. Voilà quelques notions de l'haricologie. Vous voyez, c'est toute une science!

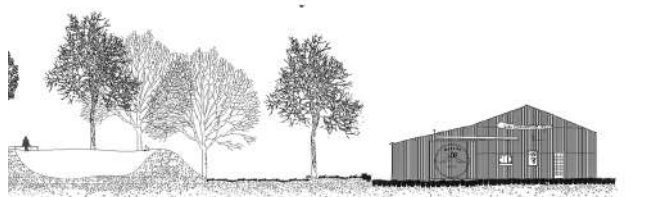
Petra, courriel 16 février 2020.



TRANCHER LE COMMUN

Regards sur la ZAD

« Notre arpentage de la ZAD nous a permis d'entrevoir l'épaisseur et la biodiversité du bocage mais aussi des modes d'habitat. Cet aperçu a mis en lumière la pauvreté représentative du PLUi et nous a invité à remettre en question cet outil de planification favorisant arbitrairement la sectorisation disciplinaire, l'interventionisme étatique et technocratique et le fonctionnalisme spatial. Nous avons imaginé un outil moins normatif comme normatif et aussi plus intelligible pour les profanes : la pour offrir un autre point de vue et prendre en compte l'épaisseur du territoire, tissée par de multiples relations entre les êtres vivants et les différents systèmes, physiques et imaginaires existant. »



HABITER LA ZAD

L'arpentage-relevé d'une portion conséquente du territoire de la ZAD a donné lieu au dessin de deux coupes-élevations rendant visible ce qui n'est pas autorisé par le PLUi.

Le « PLUi vernaculaire » proposé comme alternative reconnaît la possibilité d'habiter « en conscience de l'habitabilité d'un lieu » : il valorise les formes de co-habitation (habiter-travailler, vivre ensemble, tous les êtres...) et autorise pour ce faire l'habitat léger dans les zones N et A (loi ALUR). Ou comment revenir à l'esprit de la loi en la confrontant à la réalité des pratiques et des savoirs propres à un territoire permet de revisiter la conception et les outils de l'urbanisme.

« L'urbanisme vernaculaire ne sépare pas le potentiel du lieu, tout est relié aux autres et aux lieux. Habiter en conscience d'habiter, c'est faire de la politique avec son corps, avec sa vie. »

NE PAS PRENDRE À LA LÉGÈRE LES HABITATS LÉGERS

Démontables et réversibles, que l'on peut placer en bordures de parcelles ou intégrer dans les haies... Impact écologique minimum. Faible coût de construction. Outil idéal pour l'autoconstruction.

Espaces plus privés et intimes sur la ZAD, ils sont le pendant des espaces de vie collectifs.

CO-HABITER, CO-CRÉER

Sur la ZAD, des petits regroupements d'habitats légers autour d'habitats en dur (communs) constituent des formes proches de l'habitat partagé et de la colocation : économes en espace, en énergie, en temps (repas...), mais pas en sociabilité.

LES BOISEMENTS POUR SE CHAUFFER ET CONSTRUIRE, CONSTRUIRE L'HABITER ENSEMBLE, CRÉER UNE HABITABILITÉ

De nombreux boisements (humides) structurent le bocage, à l'exemple de la forêt de Rohanne (51 ha). Des chantiers collectifs de coupe sont planifiés pour donner à toutes et tous un accès à la ressource en bois. Celle-ci est gérée dans le souci de la conservation des forêts et du bocage, et des nombreuses espèces qui y vivent (ni coupe à blanc ni coupe claire).

LES ARBRES, DES HAIES

De nombreux arbres centenaires, à cavités, à forte valeur patrimoniale et d'essences diverses (chênes tauzin, corniers, pommiers, vieux poiriers), sont présents dans les haies ou en petits groupes d'arbres. Certains vieux arbres fruitiers, de variétés anciennes et rares, constituent un patrimoine précieux au sein de la biodiversité cultivée, et permettent aux habitants de bénéficier de fruits de qualité et à proximité. Le positionnement des haies le long des voies et entre les parcelles permet la circulation des animaux.

DES ARCHITECTURES SANS ARCHITECTES

Depuis 60 ans, le territoire de la ZAD s'est bâti en-dehors de normes de construction, produisant un foisonnement d'expériences architecturales et écologiques. À la ZAD, l'habitant-e est architecte, l'habiter prend une dimension créative personnelle et permet de développer une diversité architecturale qui se joue par les formes et les matières, en correspondance maximum avec les besoins, usages et possibilités des habitant-es. L'absence de propriété privée (foncier et bâtiments) a renforcé ces logiques détachées de toute notion de profit et de spéculation foncière.

LA ZAD EST UN LIEU DE RÉÉMERGENCE D'ACTIVITÉS D'ARTISANAT

On y trouve une forge, une maroquinerie, une bourrellerie, des ateliers de céramique, de menuiserie, de papeterie, de sérigraphie... Les artisans sont regroupés au sein d'un collectif, et travaillent en lien avec les autres activités environnantes, pour fabriquer par exemple des outils agricoles ou en utilisant les plantes tinctoriales qui sont cultivées.

Le PLUi opère une distinction entre les fonctions d'habiter et travailler. L'exemple de la ZAD prouve que les deux fonctions sont compatibles.

ZAD : ZONE D'ATTÉNUATION DES DÉCHETS

Faible production de déchets au kilo par personne (consommation directe de la production alimentaire évitant le sur-emballage).

Compostage des déchets organiques

Réparation, réemploi et recyclage de nombreux outils et matériaux.

LA VOIRIE COMME EMPREINTE PHYSIQUE ENTRE LES LIEUX

La diversité du réseau viaire de la ZAD (routes départementales, sentiers de randonnée pédestre, chemins agricoles), et la contribution des habitant-es à son entretien (défrichage, réhabilitation de voies anciennes) assure les échanges sociaux tout en respectant la biodiversité. Les voitures sont partagées entre les habitant-s, qui souhaitent en encourager la pratique par l'aménagement d'aires de covoiturages le long des axes principaux.



réalité

Le Rosier



PLUi

La Baraka



réalité

La Grée

Fosses Noires

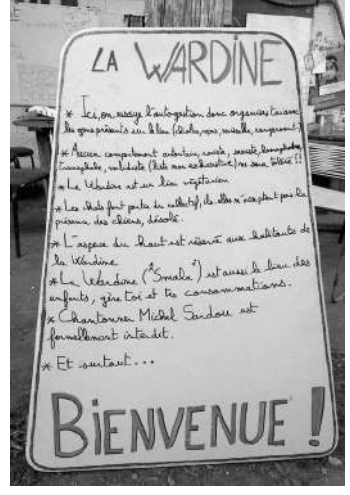
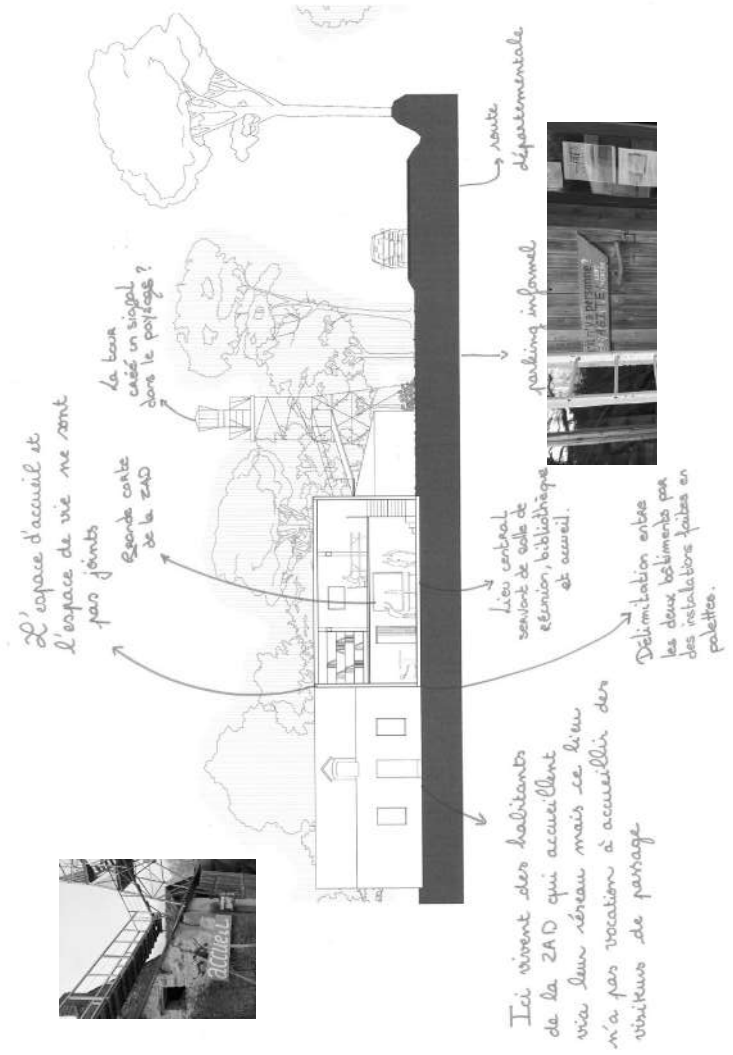
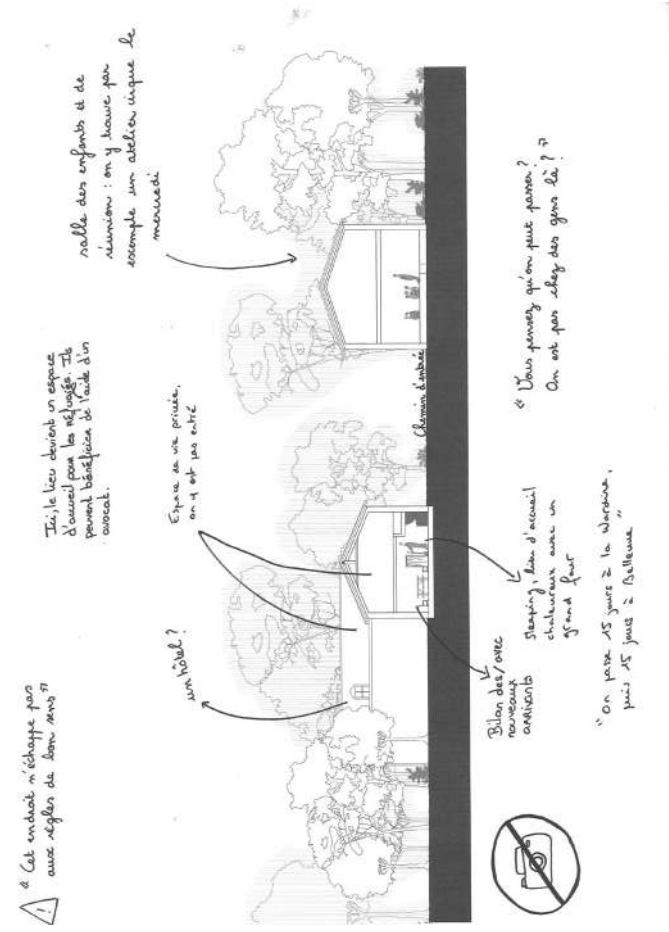
Le Gourbi

La Wardine

Cabane de Peter Pan

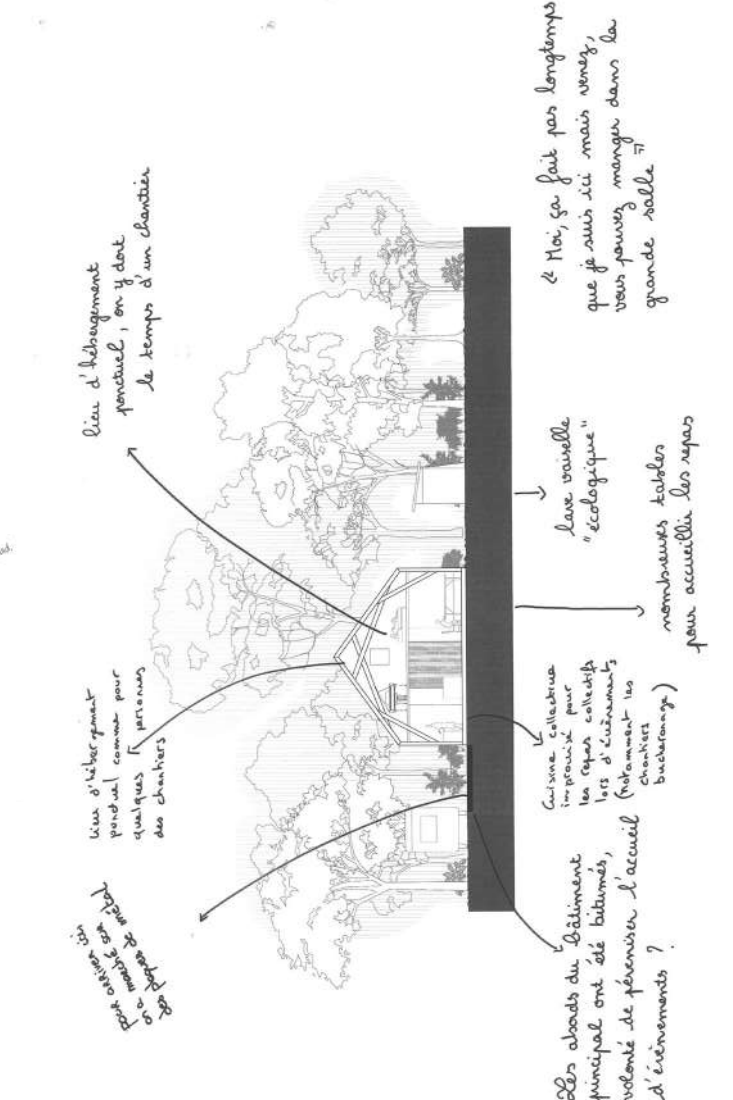


Enjeux et architectures de l'accueil sur le territoire de la ZAD



État des lieux de la grande diversité de dispositifs d'accueil présents sur le territoire de la ZAD, du passage rapide à l'installation pérenne, intégrant des éclairages concernant les dispositions légales et des exemples d'offre courante.

Présenté sous la forme d'un fanzine, ce travail permet de rendre visible une capacité singulière de la ZAD, et constitue un outil critique de l'approche ordinaire de l'accueil dans les villes et l'urbanisme en vigueur.



APRÈS LE PLUI LE BEAU TEMPS

D'une censure territoriale à une propriété intellectuelle

Hello les zadistes!

Nous sommes étudiants urbanistes à l'école d'architecture de Nantes et nous avons entendu parler du fait que le PLUi a été adopté en Conseil Communautaire le 18 décembre 2019 et que ses nouvelles règles seront applicables à compter du 6 janvier 2020. Lorsque nous nous sommes rendus sur les lieux, on a pu constater le fait qu'il y avait 17 porteurs de projets agricoles donc peu de propriétaires alors que vous êtes plus de 150 habitant-es ayant des activités et usages multiples. Ce nouveau zonage ne prend pas en compte la réalité du territoire et empêcherait de faire perdurer ce mode de vie et réduirait votre liberté d'expression.

C'est une censure à votre créativité.

Et si on effaçait les limites foncières?

Et si on passait ce territoire sous propriété intellectuelle?



Manifeste pour la propriété intellectuelle collective de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes

NOUS, habitant.es et habitué.es de la ZAD, faisons valoir le territoire de cette dernière comme notre propriété intellectuelle collective afin d'y légitimer et protéger notre art de vivre et notre art de faire.

LIMITES DU PLUI

Depuis la mise en application du PLUI (plan local d'urbanisme intercommunal) de l'intercommunalité Erdre et Gesvres au 6 janvier 2020 qui classe le parcellaire de manière simpliste en zonage A (agricole) ou N (naturel), nous tenons à faire entendre une autre voie/x possible.

Pour cela, nous invoquons notre droit d'auteur et son droit moral (article L111-1 du Code de la propriété intellectuelle) sur la constitution artistique et architecturale qu'est la ZAD comme oeuvre de l'esprit originale. Nous proposons d'étendre le droit actuel pour qu'il soit possible que notre oeuvre s'inscrive à minima sur les 1600 ha de la ZAD et qu'elle y inclut tous ses habitant.es humain.es et non-humain.es, ainsi que les usages divers et variés qui s'y déroulent et qui dépassent largement le zonage actuel du PLUI. La communauté pourra être assimilée à une association qui détiendra les droits d'auteur. Nous ajoutons l'importance du caractère évolutif propre à cette zone, qui ira au gré des nouvelles créations artistiques, architecturales ou usages innovants, inédits voire même inachevés. Les nombreuses limites du PLUI ne doivent pas être dépassées pour s'adapter un temps seulement, le PLUI et les manières d'opérer qui l'entourent doivent être abolis pour laisser place à de nouvelles perspectives souples et pérennes.

LE TERRITOIRE COMME OEUVRE D'ART

En effet, ce territoire présente des usages et des constructions architecturales collaboratives significatives d'un nouveau mode d'habiter et d'interactions avec un milieu, et ce dans un respect de l'environnement.

De plus il a été réalisé un diagnostic du territoire, un répertoire faunistique et floristique et des cartes mettant au clair sa constitution et ses composantes, prouvant ainsi qu'il s'agit d'un territoire unique.

Artistiquement, il s'y développe une pensée nouvelle qui a pour visée de remettre en question le modèle de la planification urbaine. La pratique d'autogestion et d'interdépendance en fait une expérimentation artistique et sociale qui mérite l'attention de la société.

Les éléments à retenir sont autant présents, futurs et passés. La symbolique, la pratique, la réalité physique de ce lieu de lutte et de rêve, ainsi que les lieux de mémoire, renforcent notre idée d'intellectualiser les pratiques que l'on trouve à la ZAD.

HABITATS LEGERS

La loi ALUR a fait un pas pour reconnaître l'intérêt des habitats légers, démontables et mobiles, cependant elle est peu appliquée, peu saisie par les acteurs et se limite aux caravanes, mobil-home, tipis ou yourtes. Nous utilisons en effet ces formes d'habitat qui se posent sur les terrains sans leur enlever leur caractère initial (agricole ou naturel), sans les malmenés. Pour autant l'actuel zonage nous interdit d'installer nos habitats et les demandes de STECAL restent sans réponses satisfaisantes.

De plus, la loi ALUR n'inclut pas les cabanes en terre, en bois, ou composée de matériaux de récupération comme habitat ayant peu d'impact sur l'environnement. Nous proposons de donner le statut d'oeuvres architecturales ou artistiques à toutes les formes d'habitat de la ZAD, et ce même aux habitations en dur car elles abritent des

Collectivement ZAD

Monsieur Le Préfet
6 quai Ceineray
BP 33515
44035 Nantes Cedex 1

Objet: Manifeste pour la propriété intellectuelle collective de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes

Le 18 janvier 2020,

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint un manifeste et une coupe sensible qui permet d'ouvrir le champs des possibles concernant l'avenir de la ZAD située à Notre-Dame-des-Landes. Nous sommes déterminés à faire évoluer la situation juridique main dans la main.

En vous souhaitant une bonne lecture, nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées

Collectivement ZAD



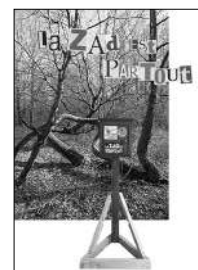
APPELLATION

Nous tenons à souligner que les espèces végétales et animales, ou encore les zones humides sont protégées par des lois et des zonages (ZNIEFF...) A bien vouloir s'y prendre, nous pourrions également obtenir des appellations biologiques ou d'origines protégées concernant nos productions alimentaires. Autant de systèmes de protection et/ou de mise en valeur marchande qui garantissent une douceur de vivre à nos grenouilles et nos salades. Pour autant, il n'en est pas de même pour nous, habitant.es qui cultivons un véritable lien avec le territoire. Sans aller jusqu'à demander un brevetage du lieu de vie ou l'attribution d'une appellation d'origine zadiste, notamment pour ne pas figer ou sanctuariser la ZAD, nous revendiquons la reconnaissance, l'appropriation et la gestion par la communauté des biens matériels et des usages déjà existants sur le site en question, au titre d'oeuvres de l'esprit, ainsi que la possibilité de continuer à s'exprimer en tant que territoire d'innovation et d'expérimentation.

Nous revendiquons l'abolition des zonages et des limites administratives, rendant ainsi la ZAD perméable, mouvante, extensible et sensible.

Cette propriété intellectuelle dépasse alors la propriété privée, nous ne possédons pas les sols mais nous possédons toute la symbolique qui s'y déroule, concrètement son patrimoine passé, présent et en devenir.

Collectivement ZAD





Liberté • Égalité • Fraternité

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture Loire-Atlantique
6 Quai Ceineray
44000 NANTES

Le 28 janvier 2020,
A Nantes,

Madame, Monsieur,

Suite à votre requête concernant la possibilité pour la ZAD de Notre-Dame-des-Landes d'acquiescer le titre de propriété intellectuelle qui m'a été adressée le 18 janvier 2020, je vous réponds par la présente.

S'il est vrai qu'aucune démarche particulière n'est requise de la part de l'auteur pour obtenir un droit de propriété intellectuelle sur une œuvre, il n'en reste pas moins que toutes les œuvres ne sont pas automatiquement protégées. De même que la qualité d'auteur d'une œuvre ne peut pas être attribuée à tous. Pour bénéficier du régime de protection qui découle du droit d'auteur, l'œuvre architecturale doit remplir deux conditions : elle doit avoir un caractère « original », c'est-à-dire qu'elle doit porter l'empreinte de la personnalité de son auteur. Concrètement, un plagiat, une copie ou une œuvre dépourvue de fantaisie ne peuvent pas être protégés. Elle doit également reposer sur un support matériel et ne pas être reproduite en séries. Ce qui signifie donc qu'une idée ou un concept, même de nature artistique, ne peut pas être protégé.

De plus, votre volonté de créer une propriété intellectuelle collective n'est pas envisageable car selon le Code de la Propriété Intellectuelle, l'article L.113-2 dispose que : « Est dite collective l'œuvre créée sur l'initiative d'une personne physique ou morale qui l'édite, la publie et la divulgue sous sa direction et son nom et dans laquelle la contribution personnelle des divers auteurs participant à son élaboration se fond dans l'ensemble en vue duquel elle est conçue, sans qu'il soit possible d'attribuer à chacun d'eux un droit distinct sur l'ensemble réalisé ». Ce qui signifie donc que chaque individu d'un collectif ne peut pas détenir de droits moraux sur une œuvre s'il n'est pas l'auteur de celle-ci

En effet, la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est un territoire physique et non pas une œuvre de l'esprit car il s'agit d'un espace qui fait l'objet d'une réglementation par le biais d'un PLU. Pour obtenir un droit de propriété sur ce lieu, il faut donc acquiescer un droit de propriété consacré dans le Code Civil à l'article 544 qui dispose que : « la propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements ». Pour rappel, les modes d'acquisition de la propriété sont nombreux et variés, ils peuvent s'effectuer par acte (contrat, testament), par fait juridique (décès, possession), à titre particulier (vente, legs particulier) ou à titre universel (succession), à titre gratuit (donation, testament) ou à titre onéreux (vente, échange, etc.), par transmission d'un droit existant (vente, succession, etc.) ou par création d'un droit nouveau (accession, prescription acquisitive). N'étant pas actuellement propriétaires de ces lieux qui font partie du domaine public, vous ne pouvez exercer aucuns droits patrimoniaux sur ce territoire.

Enfin, si vous souhaitez vous appuyer sur le dispositif qui autorise dans certaines situations spécifiques l'habitat démontable et réversible de la loi ALUR de 2014, vous devez justifier que votre habitation soit raccordée aux réseaux.

Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

PRÉFET
DE LA RÉGION
PAYS DE LA LOIRE

Collectivement ZAD

Monsieur Le Préfet
6 quai Ceineray
BP 33515
44035 Nantes Cedex 1

Le 7 février 2020,

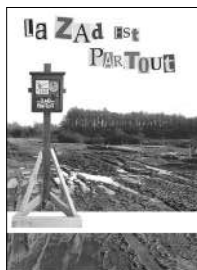
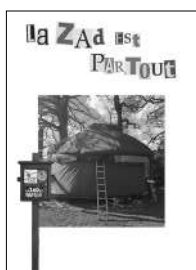
Monsieur,

Suite à la réponse de la préfecture, nous demandons la création d'un droit nouveau. La propriété intellectuelle collective sur le site attribuera à nos habitations et nos pratiques un statut particulier d'œuvre collective territoriale qui les protégera tant que la ZAD vivra. Par ce biais, nous nous proclamons garants des lieux et responsables de sa gestion éco-responsable. Nous invoquons une nouvelle fois l'abolition des frontières et des limites administratives en zonage du PLU qui sont trop éloignées des réalités du territoire.

Considérant que votre réponse ne reconnaît pas notre art de vivre, nous accusons la censure territoriale que vous mettez en place. En effet, un territoire est un support ou lieu d'expression tout à fait légitime, où il s'écrit notre histoire. La propriété privée foncière ne devrait pas être une condition à la liberté d'expression. On ne peut séparer un art de vivre de son support terrestre, d'où le fait de remettre en question le droit de propriété privée dans le cadre des expérimentations de la ZAD. D'après l'article 10 de la Convention européenne des Droits de l'homme, "Toute personne a droit à la liberté d'expression. Ce droit comprend la liberté d'opinion et la liberté de recevoir ou de communiquer des informations ou des idées sans qu'il puisse y avoir ingérence d'autorités publiques et sans considération de frontière." Nous avons le droit de demander à exister dans un cadre juridique et moral nouveau.

De plus, la société civile réclame aujourd'hui un droit à produire ses savoirs de manière autonome, libre et sans intervention de l'Etat, nous suggérons de rapprocher notre manifeste à l'idée d'un territoire sous contrat de licence libre. En informatique, cette dernière permet de mettre gratuitement et par tous des informations à dispositions sur une carte ou de modifier le fonctionnement de logiciels de manière illimitée. Dans l'idée, la ZAD pourrait produire des œuvres, apporter des modifications dans sa structure, de manière ouverte à la contribution et ce soumis au regard de la communauté.

Collectivement ZAD



OPUS 1

Alexis Doublet
Amélie (architecte, membre
du comité de soutien défendre
habiter, membre collectif Fil)
Amélie Alexis
Amélie Rougier
Antoine (commission habitat)
Aurélien Lecoursonnois
Camille Grouet
Camille Le Guen
Camille Rivoalland
Cécile Marteau
Claire (habitante Fay de Bre-
tagne, Poursuivre ensemble,
commission habitat)
Clémence Duault
Clément Frugier
Côme De Viry
Corentin Brazil
Dorothee Guéneau
Elisa Benatier
Emma Lavanant
Emma Toullic
Frédéric Barbe
Flash (guide)
Damien Verstaen
Espérance Chagnon
Gaëlle Vincens
Héloïse Carlier
Henri Lhomme
Jacques (habitant Vigneux de
Bretagne, membre du conseil
de développement de la
CCEG)
Jean-Marie (naturaliste)
Jean-Pierre (naturaliste en
lutte)
Jeanne (architecte, commis-
sion habitat)
Jérôme Montarry
Julien Lenoir
Laurane Perche
Laure Purenne
Louise-Marie Jouault
Louis Voyer
Lucie Desprez
Maeva Vivier
Margot Le Saux
Marie Grison
Marie Hegy
Mona Kerezeon
Nadège (urbaniste)
Nathan Paul
Noée Geindre
Noémie Debard
Petra Margùc
Raf (zadiste architecte et
constructeur)
Romain Gascher
Sabine Guth
Salomé Louet
Tibo Labat

OPUS 2

Alizée Gilles
Basile Pousin
Bérangère Godard
Capucine Trinche
Carole Lyssandre
Christo-Andreas Diallo
Nombreuses habitantes
de la zad
Dorothee Guéneau
Flash (guide)
Frédéric Barbe
Gwenaëlle Bernal
Henri Lhomme
Louis Savary
Louise Smagghle
Ludivine Nasschaert
Nadia Warnant-Arthus
Bertrand
Nouhayla Kronbi
Paul Terrades
Randa Hayada
Sabine Guth
Sara Houadj
Tibo Labat

OPUS 3

Anne-Laure Terrier
Antoine Perraud
Aurélien Forneris
Axelle Le Tennier
Bertin Niyonzima Berry
Blanche Menem
Carla Berteloot
Clara Hollandre
Clémence Mouellic
Clément Bouscier
Divakar Moodooh
Dorothee Guéneau
Elsa Goujon
Emma Dupui
Emma Rossignol
Etienne Servillat
Frédéric Barbe
Gauthier Espitalier Noël
Hugo Dubois
Jean-Marie (naturaliste)
Jeanne (architecte, commis-
sion habitat) Julia Grudet
Juliette Audurier
Leo Choisy
Léonie Lefèbvre
Loan Barreteau
Lorianne Wolff
Lou Guillet
Marie Joyeau
Marie Kammacher
Marion Ludivine
Mathieu Talbot
Mohamat Chigatom
Mohamed Diop
Nolwenn Bargain
Romain Leroueil
Ryad Soreefan
Sabine Guth
Samuel Boileau
Tibo Labat
Valentine Allanic
Victor Destouche